

HENRIETTE JOUTEL-GAY

Cet Autre
qui fut moi



LA COLOMBE

CET AUTRE
QUI FUT MOI

HENRIETTE JOUTEL-GAY

CET AUTRE
QUI FUT
MOI

LA COLOMBE

EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER

5, rue Rousselet, 5

PARIS

Les uns disaient que c'était un mage, les autres que c'était l'Antéchrist et ils discutaient entre eux. Lui se moquait d'eux, disant :

*« Qui je suis, je l'ignore, mais je sais
« ceci : que je guéris les malades, que
« j'éclaire ceux qui doutent, que je donne
« de l'argent aux malheureux. On a écrit
« sur moi beaucoup de sottises et de men-
« songes, car personne ne sait la vérité.
« Mais il faut que je meure, et alors ce que
« j'ai fait sera connu ».*

CAGLIOSTRO.

Chaque année, dès le mois de Mai, des véhicules divers surchargés de touristes de toutes nationalités, suants et bruyants, viennent se vider devant les châteaux célèbres des bords de Loire. Un guide prend livraison d'un troupeau et, à toute allure, avec gentillesse et compétence, essaie de lui donner un aperçu de la Culture et de la Grâce « doulce française ». En une heure, tout est dit et ils repartent vers une autre pâture.

Emportés dans leurs boîtes roulantes, le long des routes, ils garderont... peut-être, le souvenir d'un détail entrevu : maison fleurie au détour d'un chemin prometteur, castel profilé au loin dans de charmantes frondaisons, clochetons ardoisés, vignes de ci, maïs de là, claires rivières séduisantes comme de belles filles.

Auront-ils senti battre le cœur de la France, dans ce « Jardin » renommé ? — Bien chanceux ! Il faudrait abandonner le luxueux

autocar, la « Jag », la « Dauphine », partir à la découverte, s'arrêter sans souci de l'heure, se laisser prendre. Donner un peu d'amour... en recevoir beaucoup, car la Touraine est une région qui aime, a aimé, aimera jusqu'à la fin de son destin. Elle a son âme, bien à elle ; synthèse harmonieuse, où la joie ruisselle sans heurts. Les contrastes s'épaulent, font bon ménage : Balzac y devise avec Bergson, Vigny contemple Agnès Sorel, sans que la sérénité du Vinci puisse en être troublée. Les fleurs et les bons vins, les palais et les mesures, les saints et les rebouteux, le bien-dire et le patois pittoresque, les mystiques et les joyeux drilles fraternisent avec une élégance particulière et naturelle.

On y trouve encore de ces vastes demeures qu'on appelait « gentilhommières ». Les vieux meubles qu'elles abritent vaudraient des petites fortunes Faubourg Saint-Honoré, mais ils préfèrent leurs retraites odorantes où le salpêtre les courtise.

Je venais, à ma grande surprise, d'hériter d'un de ces logis, sans confort, mais plein d'âme, prêt à accueillir ses nouveaux maîtres avec la bonne volonté d'un vieux serviteur obéissant et zélé. La vieille amie qui me laissait son bien, venait d'y mourir quelques mois

après son mari : couple, très uni, un peu secret, ils m'avaient intriguée par leur courage, leur gaieté non entamés par des deuils cruels : une fille morte à vingt-cinq ans, un fils tué à la guerre. Retirés depuis plusieurs années dans ce village Lochois, je les voyais rarement. Mes parents, leurs contemporains, les avaient fréquentés lors de leur séjour à Paris.

J'étais très émue par le legs. Une lettre infiniment bonne m'en avertissait. Un passage, surtout, retenait mon attention :

— « ...Tout, strictement tout ce que contient ma demeure vous appartient. Vous en userez à votre guise. Ne vous souciez surtout pas d'en respecter l'agencement, par respect pour le souvenir d'une vieille femme que vous connaissiez si peu ! Il est possible que le hasard comble cette lacune... malgré l'apparente séparation. Je crois que vous saurez, alors, faire exactement ce qui sera nécessaire, et je ne vous en aimerai que davantage. Dieu vous bénisse ! »

Je ne comprenais pas le sens de ces dernières phrases. Cela me taquinait : j'ai le besoin maniaque de vouloir comprendre tous et toutes.

Mais la prise de possession de mon « fief », au moment des vacances, s'avéra si absorbante, que j'oubliais cette petite énigme. Mes deux

enfants, fous de joie, menaient une vie de sauvages dépassant de loin, la rapidité de mes réflexes de civilisée ! Impossible de réfréner leur exubérance de petits propriétaires, qui les poussait à des inventaires permanents et dévastateurs. Je pensais ranger, déblayer avec ordre, méthode, et sans hâte... Ah ! oui ? Ma fille me vidait une armoire en un temps record... et finissait à la cave où braillait son cadet, laissant son butin au milieu de la pièce où elle ne reparaisait plus.

Je me fâchais ferme lorsqu'elle me joua ce tour avec le contenu d'un vénérable secrétaire. Le linge, les vêtements possèdent une stabilité relative et rassurante ; mais les lettres, les papiers posés en équilibre sur des chaises, ça dégringole, poussière en plus ! Un courant d'air pour arranger les choses... le petit bureau ressemblait à une halle. Sans remettre au lendemain, il devenait nécessaire d'ordonner ce chantier : trier, détruire. Dans tout cela, je n'avais guère à conserver.

*
**

J'ai gardé presque tous les feuillets épars...
Ils sont bien à moi. L'amie a spécifié :

« Strictement tout vous appartient. Vous en userez à votre guise... »

Oh, vous, qui m'avez fait confiance en m'abandonnant votre trésor spirituel, je vais agir comme vous le désiriez ! Et moi aussi, je vous aime davantage. Car j'ai lu, relu, et je sais qu'il faut, maintenant, que d'autres fassent comme moi.

Voici, dans son originalité, le manuscrit laissé par une vieille dame, très secrète, qui parlait peu et souriait souvent. Si vous me demandez son nom, je sourirai... comme elle !

J'ai vécu sous la Révolution Française...

C'est avec une bien grande émotion que je trace ces mots. Feront-ils rire ? Intrigueront-ils ?... Il faut un certain courage pour affronter la moquerie même posthume et, cependant, je dois regarder au-dessus, vers le But assigné.

À l'origine de mon ouvrage, existait le désir de servir une cause qui m'est chère, à travers des personnages souvent mal compris. L'immense affection que je leur porte m'incitait donc à les présenter, sous un jour, nouveau pour les chercheurs, irréfutable pour moi... parce que...

Et le « parce que... » a déclenché le réveil de mon passé, retrouvé aussi vivant que le présent. Je les chéris tous deux, ne leur accordant qu'une importance relative. Ils sont les motifs d'un bas-relief consacré à la manifestation de la Divinité qui nous habite tous.

Mais cette expérience inattendue peut servir à éclairer des êtres, à réveiller des âmes. Il en est tant qui dorment !

« On ne vit qu'une fois ! » — Qui de nous n'a pas entendu cette phrase désespérée ?

La bouche désabusée qui la lance s'efforce de sourire avec insouciance. Mais le cœur blessé voudrait qu'on lui prouve le contraire. Il crie vers une espérance arrachée... il se révolte.

L'homme se jette alors dans les jouissances matérielles, pour étreindre cette existence qui lui échappe. Cette existence, trop courte pour lui permettre de réaliser ses rêves les plus chers.

Il s'indignera de voir autour de lui des réussites éclatantes, lorsque ses échecs personnels vont se multipliant ! Ce sera un athée de plus !

En effet, comment concilier ces injustices apparentes avec l'idée d'un Dieu Juste et Bon, Père-Mère de toutes Ses créatures ?

Jadis, la réincarnation était enseignée par la religion. Le Christianisme primitif, comme toutes les religions, toutes les philosophies, s'appuyait sur cette vérité : l'âme immortelle revêtant une autre enveloppe, comme la femme coquette change de robe.

La mort n'étant qu'une trêve entre deux incarnations, tout comme la nuit sépare les jours, les hommes savaient donc que toutes les possibilités leur étaient données pour satisfaire leurs aspirations. Mais ils ne pouvaient

ignorer que leurs fautes, leurs erreurs se paieraient, un jour ou l'autre, sur terre, et non dans un Enfer mal défini.

Tout ce qui peut ranimer la flamme du bonheur et de la foi doit être recherché. C'est pour cette raison que j'ai cédé aux conseils d'êtres chers, acceptant les risques, escomptant la Lumière pour ceux qui me feront crédit.

*
**

Du plus loin qu'il me souvienne, je me retrouve « garçon ». Mes goûts, nettement masculins me poussant à des réactions fort mal jugées parce qu'incomprises.

Enfant, j'abandonnais les poupées au bénéfice des billes. S'il y avait dispute, je ne cédais pas, mais me jetais en avant, dans la bagarre. Je sentais, en ces occasions, une sauvagerie intérieure, que rien ne semblait apaiser.

Maintenant, à la clarté du passé retrouvé, je vois que mon appartenance Templière continuait à m'imposer sa discipline. Le Temple exigeait les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance à l'ordre, et imposait à ses membres un travail intensif, chacun s'interdisant de penser au repos.

Si vous ne voyez pas le lien entre les Tem-

pliers et la Révolution Française, prenez patience. Nous y arriverons.

Toute jeune, je fus obligée de gagner ma vie, durement. Une influence occulte semblait m'accabler de tâches aussi diverses que disproportionnées avec mon physique.

Je suis très indépendante, rebelle souvent, et cependant aveuglément soumise à la Loi Divine. Je ne vaux que par le cœur... lorsque le mental se tait !

Enfin, en ce qui concerne le célibat, si ma situation d'épouse et de mère, semble contredire mes assertions, je précise que, seules, des circonstances occultes me placèrent dans cette voie. Enfant, je ne pouvais admettre l'idée de me marier ! Lorsqu'on se moquait de mes protestations véhémentes, je ressentais un bouleversement intérieur pareil à une brûlure. J'aurais voulu crier à tous, qu'il ne s'agissait pas d'une boutade, mais d'une aspiration de tout mon être. Ce souvenir est encore vivant en moi.

Je n'aimais pas les bébés et trouvais ridicules les mignoteries et risettes dont les femmes sont prodigues.

Quant aux travaux féminins, aux obligations ménagères ! Maintenant encore, ils me répugnent jusqu'à la souffrance. Je n'admet-

trais pas de les négliger, mais je les subis.

J'aime la beauté féminine, en artiste, mais la conversation frivole de certaines compagnes m'insupporte très visiblement. Les toilettes, la mode, toutes ces questions passionnantes me laissaient à peu près froide. Je devais me forcer à la coquetterie nécessaire à l'exercice de mon métier : c'était une vraie corvée et il me fallait dissimuler mon sentiment.

Si j'ai un peu changé, c'est plus pour les autres que pour ma satisfaction.

Je n'aime pas les bijoux, au grand scandale de camarades mal convaincues de ma sincérité. L'argent ne m'attire pas. Pas assez, hélas ! J'en conçois le sens spirituel et le désire dans la mesure où mon foyer en a besoin et parce qu'il permet de donner, mais quel soulagement si je pouvais m'en passer ! Le luxe m'effraie et je ne serai jamais une mondaine.

Si je m'étends sur toutes ces particularités, c'est pour étayer mes dires. Il est difficile d'apporter des preuves tangibles, en l'occurrence !

Enfin, je ressens un besoin exacerbé de « fraternité ». La solitude laborieuse m'est devenue chère et indispensable, mais il a été dur d'admettre, qu'ici-bas, l'amitié Divine fleurit rarement.

John Hill était bien seul à Montsalvy ! ¹

**

Jusqu'à vingt-cinq ans environ, un cauchemar m'a tourmentée, toujours le même, à la cadence de trois ou quatre fois par mois. Sans savoir si j'étais homme ou femme, je me voyais traînée à la guillotine, inconsciente de ce qui m'entourait, fascinée par l'échafaud dont les sinistres détails, seuls, m'apparaissaient nettement. Je me débattais intérieurement, on m'entraînait, on me basculait, le couteau tombait et... je me réveillais, hurlante.

En visitant la Conciergerie, j'ai su avoir attendu la mort dans cet enclos. C'est une certitude intérieure qui ne repose sur aucune preuve matérielle. Il en est beaucoup, parmi mes lecteurs, qui retrouveront le souvenir du déclic intime devant un paysage, une maison, un individu : on ne discute pas, mais on se tait.

Lorsque l'horrible rêve m'abandonna, l'attait que j'éprouvais pour les années de 1789 à 1795 persista. Et aussi une sensibilité inexplicable sur la nuque, au point où la mort avait, sans doute, frappé. Aujourd'hui encore, je ne puis supporter qu'on m'y touche.

1. Voir chapitre III.

Ma première réminiscence Templière a eu lieu vers la vingtième année. Née dans la banlieue parisienne, j'y vivais et ne venais que rarement dans la capitale. C'était tout un aria pour m'y retrouver, ne la connaissant pratiquement pas.

Mes clartés sur l'Ordre du Temple étaient aussi vagues. Ayant affaire, ce matin-là, dans le quartier de son ancien enclos, je n'y voyais qu'un fief « Juif » bruyant et laborieux, mais qui m'importait assez peu, trop occupée à suivre mon itinéraire. Ce grouillement m'ahurissait et m'énervait. Toutes conditions impropres à la rêverie, vous en conviendrez. Arrivée au coin de la rue des Blancs-Manteaux, je m'arrêtai, pour souffler : ce nom sur une plaque n'évoquait rien, mais il dut servir de support au curieux état qui se déclencha en moi. Tout ce qui m'entourait se figea sur place, comme un film dont la projection s'arrête. Une autre image se juxtaposa... les maisons grises et banales reculèrent... une placette était là. A son centre, s'élevait une sorte de petite chapelle aux murs de pierre très claire. De son porche, sortaient et entraient des hommes vêtus de grands manteaux blancs fermés, à capuchons, ressemblant à une tenue monacale. Ils portaient sur l'épaule gauche une croix rouge

vif et je savais qu'ils n'étaient pas des religieux ordinaires.

Une activité de ruche régnait en cet endroit. Je m'y sentais attirée, aspirée... Reprenant conscience de mon identité, je me crus folle. Dans l'état de mes connaissances d'alors, cette vision me parût une hallucination puérile.

Dans cette incarnation, c'était la première fois que l'invisible me devenait tangible. Avais-je retrouvé une page des annales psychiques ? Sans doute. Mon cœur y avait découvert une douceur et un soulagement bienheureux.

Plus tard je sus que j'avais vu les chapelains du Temple, mais, alors je me croyais matérialiste, sans trouver aucune joie dans cette constatation. La religion traditionnelle et familiale m'avait déçue, depuis plusieurs années. Les dogmes me révoltaient : ils me semblaient ridicules tels qu'on me les enseignait. Les rites m'endormaient.

Il n'y avait de bonheur, pour moi, que dans l'audition des grands musiciens, dans la contemplation des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture. Le théâtre m'était un moyen d'évasion, plus nécessaire que la nourriture. Personne ne me disait que Dieu s'exprime à travers les artistes. Il m'était devenu extérieur

et lointain, incompréhensible, despotique et rancunier. Je préférais Le nier, faute de Le reconnaître. Je m'enfermais dans un marasme intérieur qui décourageait toute espérance. Je manifestais une hauteur et une arrogance mal appréciées de mes relations. Je ressentais une véritable offense personnelle si l'on m'adressait la parole sans m'avoir été présenté. Et, autre caractéristique bien Anglaise, j'avais une passion effrénée pour le thé. J'en buvais sans modération, bien que le tolérant mal.

Un amour immodéré des voyages me vient des Templiers nomades : il m'est pénible de vivre toujours au même endroit. L'impossibilité de satisfaire ce penchant m'inclinait à la neurasthénie ; j'avais l'impression d'être étrangère et ne me trouvais nulle part, à ma vraie place.

Il me manquait alors l'humour et la lucidité qui m'auraient transformée. Jean Colin n'avait pas vécu assez longtemps pour triompher des erreurs du Lord ! ¹

*
**

Ce fut un drame familial qui me conduisit à étudier l'occultisme, avec une optique

1. Voir chapitre V.

scientifique dûe à mon équilibre gardé en toutes circonstances.

Fort peu gâtée par la vie, j'eus l'extrême surprise de me voir comblée par les résultats obtenus en un laps de temps très court. Tout m'arrivait avec facilité, de ce que je désirais expérimenter. Je devenais l'enfant choyé d'une invisible cohorte, dont je sentais la présence me soutenir, m'épauler, me tirant des plus mauvais pas. En y réfléchissant je retrouve cette protection dans toute ma vie, sans que je l'aie reconnue auparavant.

Dans ce nouveau milieu, j'avais fait la connaissance d'un peintre qui se disait inspiré par l'Au-Delà. Dans ses œuvres figurait une toile représentant une tête d'homme barbu recouverte d'un capuchon blanc, le haut du corps s'amorçant sous le manteau fermé.

Cette image me fascina, me lançant un mystérieux appel, mais je ne faisais aucun rapprochement entre elle et ma vision des « moines ».

Il est curieux de constater à quel point les préoccupations matérielles peuvent annihiler nos facultés. Nous vivons dans un véritable cocon, dont la pratique spirituelle, seule, peut nous sortir.

Je reprenais avec elle, d'anciennes habitudes

et les acquits antérieurs dont je restais inconsciente me faisaient aller très vite. Je suis encore loin de la Perfection désirée ; mais quel chemin parcouru, déjà ! Quel bonheur d'y voir clair ! Le seul renoncement indispensable est l'abandon des pensées fausses.

Mon mariage ne ralentit pas mes recherches, puisque mon mari partageait ma curiosité ; il m'a aidé par sa compréhension et son amour. La réincarnation nous paraissait indiscutable, logique et nécessaire. Nos existences ressemblent à des perles de différentes couleurs qu'un fil solide assemble en collier.

Malgré deux maternités rapprochées, je continuais mes études qui me menèrent au yoga. Trop d'auteurs qualifiés en ont dépeint les divers aspects. Ce serait alourdir cet ouvrage que de les redire ici. D'ailleurs, toute voie qui mène à Dieu est bonne à suivre. Chaque individualité a ses réactions propres : si sa quête est sincère, le succès couronnera ses efforts.

L'éveil des perceptions spirituelles est une expansion généralisée : les organes humains voyant leur tâche allégée deviennent « universels ». Il est malaisé de décrire, nettement, à des novices, des sensations subtiles. Rien ne doit être forcé ; le mode de vie doit rester

équilibré. Il me paraît pourtant que chacun peut comprendre un exercice rudimentaire destiné à ma fille. Je lui disais : — « Mets ta main sur ton cœur, laisse-la jusqu'à ce que tu sentes les battements bien harmonieux. Ce cœur ressemble à tous les autres cœurs. Sans lui, tu ne vivrais pas sur terre. Ton cœur... est donc la vie ; mais la vie dans la forme, c'est le Christ. Le Christ est le Fils de Dieu. Dieu c'est la Vie en tous... en tout. »

La répétition machinale de ces phrases n'amène rien, si l'on ne prend pas conscience de cette vérité si simple. Les savants ne peuvent expliquer la vie. Mais cette vie, en son essence, est la même pour tous les hommes, n'est-ce pas ? Nous respirons le même air et nous fondons, plus ou moins, dans les corps éthériques qui nous entourent. Notre mémoire individuelle se dissout dans toutes les mémoires, notre intelligence dans toutes les intelligences. C'est ainsi que doivent tomber bien des limitations humaines.

C'est un immense échange, valable pour et par une matérialisation consciente. Le médium entrancé, par exemple, n'en retire rien, pour lui-même, puisqu'il abdique son discernement. Son sacrifice vaut peu de chose. Seule, l'évolution individuelle sert l'humanité.

Je suis donc arrivée, après beaucoup d'autres, je m'empresse de le dire, car je n'en tire nul orgueil, à reculer les bornes des souvenirs terrestres. Je n'ai pas désiré ce résultat. Il m'arrivait parfois d'y penser. Lorsqu'il se produit spontanément, il n'a plus beaucoup d'importance. Déjà, dans cette incarnation, mon passé récent, m'apparaît si étranger, qu'il me semble celui d'un tiers... pas le mien.

Je me suis efforcée d'être aussi claire qu'il est possible, dans un pareil exposé. Rien n'y est neuf, peut-être la façon de le présenter, de transmettre le message trouvera des échos, réveillera des âmes.

*
**

La Touraine chantée par tant de poètes est un haut lieu de l'Esprit, et chacun de mes séjours dans cette contrée m'apporta de grandes révélations, des rencontres spirituelles merveilleuses. On n'a pas écrit le tiers de ce qui sera dit sur cette région. On y retrouve des traces multiples de l'activité Templière. Les habitants s'en rendent à peine compte et les touristes n'en font qu'un cas superficiel.

Ce fut au cours de méditations très poussées que des recoupements s'imposèrent à mon

raisonnement car le pays et le climat jouent un rôle dans l'épanouissement de nos facultés supérieures. A travers les Bénédictins, les Martinistes, je remontai, en Esprit jusqu'au Temple réformateur. La première révolution française ! La trame m'en était visible car les persécutés laissèrent leur message dans la pierre. Et ce testament destiné à ceux qui « ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre » ramène la race humaine à son berceau : l'Atlantide.

Mais ceci est une autre histoire... N'ouvrons pas la Nième controverse sur ce sujet... brûlant.

Les pages qui suivent découlent de cette prise de conscience. Chacun y prendra ce qu'il pourra. Dans la balance, je mets ma sincérité et mon immense amour pour les Grands Etres qui s'efforcent de nous ouvrir les yeux.

*
**

A ceux qui s'étonneront que « John Hill » ait eu besoin de revenir en une incarnation obscure, où ses acquits antérieurs semblaient perdus, je dirai :

1°) La mort, par décollation, est la plus pénible qui soit. Le bulbe rachidien, que les

Hindous nomment « bouche divine » ou « médulla oblongata » est souvent touché, soit par la hache, soit par le couperet du Dr Guillotin. Quand on se rappelle qu'une piqure d'épingle, en cet endroit, est mortelle, on peut juger de l'horrible vibration produite par les appareils à tuer. Le dégagement du corps physique est trop brusque ; les émanations d'énergie intelligente sont tellement perturbées par l'énorme épanchement sanguin, qu'elles remplissent fort mal leur office conservateur. D'ailleurs, avant 1789, on réservait ce supplice à la noblesse ou à la royauté, estimant le crime de ces élites d'autant plus grand, que leur compréhension était aiguisée par une initiation héréditaire, ce qui accentuait leurs responsabilités. Le peuple n'avait droit qu'à la pendaison.

2°) L'erreur énorme, dans le cas de « John Hill », est d'avoir, non seulement accepté, mais désiré la mort. La Bible nous répète : — « Il te sera fait selon ta foi. »

3°) Enfin, l'incarnation féminine est la plus productive, la plus révélatrice. La femme, la mère règne sur la Terre, puisqu'elle la peuple des fruits de son amour. Elle est la grande

éducatrice, et doit s'en souvenir. Qu'elle faille à sa tâche, et tout se désorganise !

*
**

On discute encore sur l'identité réelle de Cagliostro. Les dictionnaires prétendent qu'il s'appelait, en réalité Joseph Balsamo et le qualifient fort gentiment, de « charlatan ».

Il est navrant de constater à quel point la France se montre ingrate envers les Maîtres incarnés venus à elle, pour la sortir de ses ténèbres. Parmi ceux-ci, le comte Alexandre de Cagliostro est le plus méconnu, le plus calomnié. Toute la documentation qui le concerne est falsifiée, les pistes brouillées.

Toutefois, dans un livre presque introuvable aujourd'hui : « Le Maître Inconnu », Marc Haven (Docteur Lalande) a réuni toutes ses connaissances sur ce Personnage mystérieux. Cet ouvrage objectif et plein d'amour, le seul véritablement valable sur le sujet, ne doit pas être ignoré des chercheurs.

Cagliostro était un « Illuminé ». Que Balsamo ait été l' élu du Comte est probable. Il le suivait en ombre fidèle, le servait et le suppléait. Le Mage avait l'impérieux devoir de travailler « dans le silence », dans la paix et

la solitude terrestre. Il ne pouvait guère trouver le temps de recevoir les innombrables solliciteurs qui déferlaient chez lui ; il ne lui plaisait pas de tirer la bonne aventure aux belles curieuses fortunées, amenées par l'ennui en son quartier lointain.

Reconnaissant l'incontestable utilité de cet alphabet occulte, encore si prisé de nos jours, il déléguait Joseph Balsamo pour cette tâche ingrate, se réservant pour les grandes œuvres et les réunions publiques. Pour cela, il lui permettait, lui ordonnait même de prendre son nom. Dans le Royaume Spirituel la chose est courante. Le secrétaire qui possède la confiance de son patron signe le courrier à sa place...

Certains témoins impartiaux avouent naïvement « qu'il avait douze ou quinze physionomies à sa disposition ». C'est beaucoup ! Mais ces racontars sont justifiés, en partie, si le Comte se décharge des « corvées » sur l'aspirant Balsamo.

La Comtesse Lorenza vit, elle aussi, en recluse, se montrant fort rarement, malgré une beauté qui lui attirait nombre d'admirateurs.

Balsamo fût inculpé dans l'affaire du Collier, enfermé à la Bastille le 22 août 1785, relâché le 1^{er} juin 1786. Une foule de dix

mille personnes le porta en triomphe. Le 13 juin, on l'expulsait hors de France.

Cagliostro savait ce qui devait arriver et laissa son alter ego subir cette épreuve assez courte. C'est Balsamo qui relate sa mésaventure. Cagliostro écrit peu, ses enseignements sont verbaux. De cette époque (1776) seule sa « Lettre au peuple français » est restée.

En quittant la France, il passe, dit-on, en Angleterre où il a déjà séjourné un an en 1776, puis en Suisse. D'autres affirment qu'il ne traversa pas la Manche et se rendit, aussitôt en Suisse. Il est clair que Balsamo, n'ayant rien à faire d'autre qu'à attendre les ordres de son maître, soit passé directement dans ce pays.

Quand il faut répondre au Vatican, c'est le Comte qui agit ; sa mission terrestre se termine. Balsamo se cache pour transmettre la parole du Mage. Cagliostro se laisse emprisonner : c'est le seul moyen d'éclairer l'humanité sur la valeur morale des successeurs de Saint Pierre. Il poussera la démonstration jusqu'à la mort « officielle » : crise cardiaque, comme tous les grands initiés, terme passe-partout qui tire, souvent d'embarras la Faculté de Médecine.

L'étude scientifique des yogis avancés, faite

depuis peu avec objectivité, contribuera à éclairer les chercheurs sur le sens exact de ce phénomène. Le cycle achevé, le Christ retourne à Son Père.

Les Maîtres changent, parfois, d'apparence, mais Cagliostro portait ailleurs son effort, Balsamo étant « sa » doublure.

Après sa mort (1795), au château de San-Léo, des individus affirmeront l'avoir rencontré, loin de l'Italie. Est-ce son corps spirituel ou Balsamo qu'ils ont vu ? Je penche pour Balsamo dont l'aspect extravagant attirait les regards. Les faiblesses de celui-ci furent attribuées à Cagliostro. Il n'en avait cure, estimant que sa mission ne pourrait être admise, comprise et divulguée que deux siècles plus tard.

Enfin, la prétendue trahison de Lorenza est une apparence. On la contraint à renier son Maître, elle accuse Balsamo. On la fait taire en la jetant dans un couvent. Ses dépositions sont tronquées. Jamais le monde ne reverra la belle Comtesse. Pourquoi ? Si elle avait pactisé avec les ennemis de son mari, elle aurait, certainement, obtenu plus de faveurs. Elle ne cherchera pas à fuir, se devant d'imiter la conduite de Cagliostro.

Aussi bien, Robespierre mort le 9 Ther-

midor (27 Juillet 1794), la Révolution Française était terminée....

*
**

Retenez que.....

L'heure vient où les vrais adorateurs du Père, l'adoreront en Esprit et en Vérité. Quelle que soit l'étiquette imposée par le monde, ceux-là, se reconnaîtront dans la Vraie Fraternité...

Il est admis que les figures célèbres dont il va être question sont connues de tous ; elles sont sans surprises, pour nous. C'est à un moment fugitif de leur existence terrestre que nous les rencontrons.

Mais efforçons-nous de voir, à travers tous, la Présence de l'Esprit du Bien, dont ils comprennent mal les instructions...

Qu'il y ait eu, au sein de la Révolution Française en 1789, des mystiques différentes s'affrontant, au lieu de s'unir, n'est pas l'essentiel, car c'est là erreur humaine.

Pour les amateurs de détails historiques, maints ouvrages qualifiés les renseigneront.

Ici, ce n'est qu'un essai de synthèse Spirituelle.

J'ai voulu montrer le Principe Créateur à

l'œuvre, depuis des siècles par dessus l'illusion humaine. Pour celui qui connaît la Vie de l'âme, les « monstruosité » de l'époque révolutionnaire n'ont, ni le même sens, partant la même importance que pour l'aveugle cramponné à son bâton. « Tous les hommes naissent libres et égaux devant

LA LOI. »

Mais quelle Loi ?....

CHAPITRE I

LE PREMIER PAS

(1785)

Au coin de la rue Saint-Claude et du Boulevard des Filles-du-Calvaire il y avait grande affluence de carrosses, de chaises à porteurs, à l'entour desquels la valetaille grouillait.

Les belles dames s'enfouissaient frileusement dans de lourdes mantes. Des salutations s'échangeaient bruyamment, sans souci d'éveiller le quartier endormi. Les habitants, peu soucieux de braver le froid, ou blasés sur ces invasions nocturnes, restaient invisibles.

Depuis deux mois, ce paisible Marais était le fief d'un homme étrange. En l'été de 1784, l'hôtel de la Marquise d'Orvilliers avait été loué au Comte de Cagliostro, par l'entremise du Cardinal de Rohan. Circonstance qui contribua à rassurer le voisinage ; il en avait

grand besoin, car, tout de suite, les racontars les plus invraisemblables se déchaînèrent contre le « sorcier ».

L'ignorance populaire et universelle avait tissé une légende autour de cet homme cultivé, d'une très grande intelligence. Il ne démentait rien, et utilisait, même, ces divagations. A leur abri, il continuait son travail, ses recherches. Il ne sortait de ses occupations, que pour recevoir ses visiteurs et faire la charité.

Visiteurs de tous rangs, de tout poil. Charité intelligente qui lui acquit droit de cité. Et les grands seigneurs venus jusqu'au Mage apportaient un renouveau d'abondance aux artisans voisins.

Puis des réunions régulières s'étaient organisées, se terminant fort tard, dans la nuit. On jasa de nouveau et... on s'habitua.

Ce soir de janvier ne différait guère, sinon par une température rigoureuse, de ceux qui lui l'avait précédé. Sur le palier du premier étage, Cagliostro saluait les attardés. Un valet éclairait d'un lourd flambeau le large escalier. Par la porte restée béante, un grand salon où l'Orient mêlait l'enchantement de son luxe aux mièvreries que Louis XV avait affectionnées, envoyait une senteur ambrée jusqu'au seuil glacial.

L'homme qui arrivait eut peine à se frayer passage, à travers ce flot mouvant et excité. Sans hâte, il gravit les degrés et reconnut le maître de maison, à son arrivée au palier.

Cagliostro l'accueillit en silence, d'un long regard ; le prenant sous le bras, il l'entraîna vers une porte close, qu'il ouvrit lui-même. Le valet les précéda : c'était une antichambre où des poufs de cuir voisinaient avec des fauteuils. La lueur des bougies fit scintiller des lettres d'or dans un tableau de marbre noir. Trop vite pour discerner d'autres détails.

La seconde porte donnait accès à une pièce baroque tenant du salon et du laboratoire. Un flambeau l'éclairait insuffisamment ; le valet déposa son fardeau sur une console, et se retira. Alors, seulement, le visiteur aperçut une jeune fille blottie dans une profonde bergère. Elle semblait à demi-sommeillante et sursauta lorsque Cagliostro s'avança. Dans un langage étonnant, mi-Français et Italien, il lui signifiait son songé, avec beaucoup de gentillesse et d'amabilité :

— Eh, signorina, est l'heure d'aller retrouver la mamma, pronto... Les facchini vont vous reconduire. Je suis heureux de vous... Vos yeux ont bien travaillé, ce soir. Grazia... Reposez-vous.

La jeune fille se leva en passant une main sur son front. De taille moyenne, elle paraissait dix-huit ou vingt ans. Des boucles brunes contrastaient avec de grands yeux bleus, clairs et lumineux. Elle jeta un coup d'œil distrait au compagnon de son maître, répondit d'une inclinaison de tête à son salut et sortit avec empressement.

Cagliostro referma la porte. Abandonnant toute réserve, il vint droit à son hôte, les mains ouvertes et, cette fois, s'exprima dans un Anglais des plus corrects :

— Mylord, soyez le bienvenu ! Je vous attendais avec impatience. Ne soyez pas étonné si je prétends cela ; ne suis-je pas sorcier ?

Il éclata d'un rire assez sonore :

— Pauvre sorcier ! Je me sers d'une pupille pour satisfaire mes affamés d'avenir. Vous avez vu cette petite fille qui s'en va ? Une voyante extraordinaire.

— Est-ce cette jeune demoiselle qui vous a prévenu ?

— Non... non... Elle travaille pour les impatients... C'est pour mon public. Il leur faut cela. Moi, je me nourris d'une autre façon. En vérité... Asseyez-vous, Mylord, votre voyage fut épuisant.

— J'aurais mauvaise grâce à vous contredire... puisque vous savez...

— Tout ! en vérité.

L'Anglais retrouvait l'impression indéfinissable causée par un rayonnement, par cette façon d'émailler la conversation de : « en vérité ».

A Londres, il avait voulu s'en amuser, sans y réussir. Il dit rêveusement :

— Combien y-a-t-il de temps depuis notre rencontre chez Lord Alsham ?

— Neuf ans. Oh ! Je n'ai pas oublié combien vos amis ont été attentifs, empressés. Nulle part ailleurs, je n'ai reçu semblable accueil ! Et c'est vous Mylord John Hill, qui recueillerez les bénéfices de cette hospitalité. Après tout, vos bons amis vous doivent bien ça. Ne faites pas l'étonné ! N'est-ce pas la faute de Lord Alsham si vous voilà, proscrit, fuyant l'Angleterre ? Bah ! Quand un pays vous chasse, c'est que vous devez œuvrer dans un autre.

Lord John Hill interrompit avec impatience ce flux verbal :

— Mes amis, surtout Lord Alsham, ne sont responsables en rien...

— La belle inconscience d'entraîner un homme de votre espèce en cette absurde cons-

piration ! La Suprême Intelligence n'a pas encore fait lever Son soleil sur votre peuple. Longtemps l'Angleterre aura besoin de ses rois... Le fruit n'est pas mûr. Vous êtes comme des petits chiens : vous mordillez les bottes de votre Maître. Mais restez donc assis, Mylord ! vous allez avoir besoin de vos forces.

John Hill obéit à contre-cœur, scrutant avec hostilité son vis-à-vis. Cagliostro portait une longue robe violette surglacée d'argent ; des signes étranges la constellaient de taches d'or. Trop ignorant, Lord Hill se préoccupait fort peu de ce qu'il appelait : une mascarade. Il avait besoin d'une aide ; il lui fallait se montrer aimable et il n'en avait pas envie. Jusqu'à ce jour, il avait toujours cédé à ses caprices, à son humeur fantaisiste. Mais Cagliostro avait décidé de mener l'entretien. Il feignit donc de ne pas voir la morgue britannique :

— Mr Hill, vous êtes doué de qualités proprement insupportables au reste de l'humanité. On n'a toléré votre insolente indépendance, qu'en égard à votre nom, votre fortune ! Votre immense fortune qui vous a fait tant de mal ! La voilà perdue presque entièrement. Votre nom est deshonoré de par le

Royaume. En vérité, vous êtes âgé de trente-cinq ans. Ne voyez-vous pas qu'il va falloir changer bien des choses, en votre tête ? Quel bien avez-vous fait à vos semblables ? En vérité, laissez-moi parler.. A quoi serviez-vous, Mylord ? Les belles Anglaises en savent long sur vos capacités amoureuses... et leurs maris aussi ! Si donc, la moitié de Londres vous adore, l'autre moitié vous méprise et vous haït ! Etes-vous satisfait de votre existence. Mylord ? En vérité ?

La façon dont Cagliostro lui lançait son titre horripilait l'Anglais, mais il ne pouvait que priser cette rude franchise... En vérité ? Que de fois s'était-il tenu ce langage !

— Vous êtes si bien renseigné ! Je n'ai pas à répondre.

— Le Père de l'Univers ne laisse rien de caché à ceux qui Le servent, dans leur cœur, dans leur conscience...

— Et... En vérité !

Cagliostro ne se blessa pas. Il rit bruyamment.

— Bravo ! En vérité, vous avez bien dit ! Oh ! vous êtes spirituel. Allons, riez donc, vous aussi ! Votre vie était ennuyeuse. Toutes les femmes se ressemblent. Vous avez voulu un peu de distraction en changeant de roi. Ce

n'est pas aussi facile que de changer de maîtresse. Demandez donc à Lady Cécily !

— Vous venez de répéter ses propres paroles. Ah ! la reverrai-je un jour ?

— Quoi, des regrets ? Ce qui vous appartient ne saurait vous être enlevé. Pourquoi vous tourmenter pour cette chère femme... si chère ! Oh ! Elle vous aurait ruiné, soyez-en sûr ! Mis sur la paille ! Vous avez donc préféré celle des cachots ! Mais, en vérité, Cagliostro ne veut pas de cela pour vous. J'ai beaucoup de tendresse pour vous. Ne vous rebiffez pas ; le sang Italien est chaud et influence les paroles. Vous autres, Anglais, vous vous taisez pour vous réchauffer. En vérité, tout cela n'a pas d'importance. Notre vraie Patrie n'est pas sur cette planète. Allons, ne soyez pas morose ; je vous sauverai.

— N'ayant pas les moyens de m'acquitter envers vous, Monsieur, je ne puis accepter.

— Vous aurez les moyens et vous accepterez. Je vais vous faire servir à souper ; ensuite vous dormirez jusqu'au matin, bien proche maintenant. Je vous donnerai les indications nécessaires pour passer en Italie, où un refuge sûr est préparé. Vous reviendrez en France dans quatre ans. Pendant cet exil, vous étudierez pour vous préparer une nouvelle vie.

Cela est indispensable. Si vous ne vous y engagez pas, ce que je fais en ce moment sera inutile.

— Je ne puis accepter sans savoir, sans comprendre.

— Vous ne savez rien, vous n'avez rien compris ; il vous faut donc apprendre. C'est tout ce qu'on vous demande !

— Et qui, s'il vous plaît ?

— Votre âme.

— Je ne crois à rien. L'âme qu'est cela ? Je ne connais que la solitude !

— Nous ne sommes jamais seuls, même si nous le voulons.

Cagliostro eut un geste large ; de ses doigts minces des flèches brillantes semblèrent s'échapper, pour se dissoudre dans la pénombre, qu'elles piquetèrent de points lumineux. Comme de molles écharpes, Hill crût voir évoluer des êtres géants.

Sans s'impressionner, car il rejetait ce qu'il ne comprenait pas, il murmura :

— Ma reconnaissance vous est acquise, Maître...

— Non... le Maître, ce n'est pas moi !

— Si vous voulez. Mais sachez que, peu doué pour l'étude, je ne saurais promettre ce que vous exigez.

— Quelle résistance ! Faut-il s'accrocher à la ruine, au tourment, avec tant d'obstination !

Cagliostro s'approcha de John, souffla légèrement sur ses paupières, et, d'une voix basse et impérieuse :

— Vous n'êtes plus John Hill. Redevenez celui qui doit m'aider... Reconnaissez notre Maître.

John eut l'impression de tomber à la renverse dans un puits profond. Une spirale se déroulait au-dessus de lui, et, comme penché sur la margelle, un visage bruni le regardait. Il secoua violemment la tête et reprit pied dans le petit salon. Mais à la place où se tenait Cagliostro, il y avait un autre homme... Très grand, très beau, et comme translucide ; l'étranger semblait surgir d'un éther, dont il était partie intrinsèque. John voyait son corps, mais au travers de ce corps, il apercevait la grande bergère où avait reposé la voyante... Puis tout sembla devenir plus solide, John reconnut le visage sombre entrevu, un type sarrazin très accentué. L'homme était enveloppé d'un ample vêtement blanc, semblable à un froc de moine. Sur sa poitrine, une grande croix rouge brillait comme un sang frais versé.

Et John Hill *sut*, inexplicablement, qu'il connaissait cet être, depuis des années, depuis le fond des temps.

L'inconnu parla d'une voix chaude, émouvante :

— Mon frère, nous avons combattu sous la même bannière, il y a cinq cents ans. Nous portons le même flambeau : cause noble entre toutes, et nous l'avons trahie... involontairement. Ton âme en est encore blessée... mais si l'heure est venue de soulever le voile du Passé, elle réclame le paiement de ta dette. Je n'ai pas le droit de t'en dire plus long, maintenant. Tu dois retrouver tes dons anciens... réveiller toutes tes facultés. Ce n'est que par la perception intime, directe que l'homme se convainc de son essence véritable, miroir de l'Intelligence Infinie. Tu obéiras aux instructions de Cagliostro. Il est notre ambassadeur. A nous revoir un jour. Souviens-toi !

Il disparut comme si une fumée épaisse l'eut recouvert en l'absorbant.

Hill sentit son corps trempé de sueur, malgré le froid qui envahissait la pièce. Dehors, les girouettes grinçaient au vent impitoyable. Il sursauta lorsque la porte s'ouvrit, furieux de sentir une curiosité inconnue le posséder.

Ce n'était que deux laquais en livrée

voyante. Ils apportaient un repas copieux servi élégamment. Des roses fleurissaient sa nappe.

John s'efforça de faire honneur aux mets et se laissa conduire, ensuite, dans une chambre confortable. Mais il avait à peine conscience de ce qui l'entourait et tomba dans un sommeil de portefaix.

Quelques heures plus tard, Cagliostro en personne l'éveilla ; il lui apportait des vêtements de domestique et un pli volumineux. Il ne fit aucune allusion aux faits étranges, dont John restait bouleversé.

— Vous avez dans ce papier tout ce qui vous est nécessaire. *Tout*, mais il vous faudra vendre les diamants. Ne protestez pas. Cette petite fortune vous est nécessaire ; pour moi, elle n'a que la valeur de votre salut. Venez.

Ils descendirent le petit escalier intérieur aboutissant dans l'antichambre, traversée la veille dans une demi-obscurité. Dans la lumière crue du matin, John put déchiffrer sur la plaque de marbre, la prière de Pope :

« Père de l'Univers, Suprême Intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas Ton Etre à la reconnaissance
Qui seule élève Tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur
[les ondes,
Tu n'as point de passé, Tu n'as point d'avenir,
Et, sans les occuper, Tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir. »

Cagliostro l'entraîna doucement. Il ouvrit lui-même la porte charretière donnant sur la rue Saint-Claude ; ils se regardèrent longuement. Le Mage arrêta les paroles de John en levant la main, et il murmura :

— Bon voyage... Courage... I am...

Le proscrit devait comprendre le sens de cet adieu quatre ans plus tard.

Il descendit la rue étroite en direction de la Seine. Il avait passé deux mois dans la capitale, douze ans auparavant. Mais dédaigneux, alors, des quartiers excentriques, il recevait aujourd'hui la vision neuve d'une ville laborieuse, tôt levée.

Un coup de vent hardi le força de relever le col de sa veste ; il s'avisa que ses mains n'étaient pas en harmonie avec sa tenue et les enfouit dans ses vastes poches. Ces mains-là, John Hill les avaient soignées, avec amour ! Cécily les admirait ; elle jouait à les mordiller aux heures chaudes de leur intimité.

Cécily... Cagliostro... L'homme blanc à la croix... Londres... Paris... Ces images devenaient singulièrement irréelles ; toutes sem-

blaient faire partie d'un rêve pas tellement agréable. Il fallait s'en éveiller.

Mais Lord Hill eut, au contraire de son souhait, l'impression que ce songe continuait, tant fut rapide l'enchaînement des faits.

Parvenu rue du Bouloi, il avait trouvé aux Messageries, un postillon taciturne, obligé de Cagliostro, qui le hissa sur le siège, à son côté. John, désireux de céler son mauvais Français, n'avait rien à redouter de son conducteur. De relais en relais, leur intimité ne fit aucun progrès. A Lyon, première étape, on se sépara sans aucune cérémonie.

Ensuite, logé chez un hôtelier aussi peu loquace, mais empressé, John se vit pourvu d'habits militaires et d'un solide cheval qui le mena sans histoire jusqu'en Suisse. Pour tous, il était le capitaine de Mombois, natif de Chambéry.

De Suisse, passer en Italie, puis en Sicile, fut un jeu.

Ayant repris son identité véritable et des vêtements convenables, Lord Hill, se conformant aux « conseils » de Cagliostro, aboutit, poussiéreux et las, dans Palerme, la rieuse.

Ce fut dans un de ses vieux couvents que vint se réfugier cette âme secrète et tourmentée, altérée de Vérité.

CHAPITRE II

PALERME

(1785 à 1788)

Pour un Anglais, habitué des cercles et des boudoirs lovés dans le brouillard londonien, la vie d'un couvent sicilien offrait un singulier dépaysement. Celui-ci se trouvait au sommet d'une petite colline, dominant la ville dont il était séparé par cinq ou six kilomètres. Trois maisonnettes et une importante villa étaient ses voisines immédiates. Beaucoup d'arbustes fleuris où les oiseaux pépiaient à longueur d'année, un soleil toujours complaisant allégeaient cette solitude, qui, très vite, pesa à John.

Accueilli avec cette joyeuse bonhomie dont certains religieux gardent le secret, l'ami de Cagliostro fut traité, tout de suite, en hôte familial. Ce qui ne laissa pas de l'étonner, car

cette recommandation, en pareil lieu, devait sentir le roussi. Au cours de conversations ultérieures, il comprit que l'appui du Cardinal de Rohan lui avait ouvert ce refuge inattendu.

John s'installa donc, mal résigné, dans une cellule propre et gaie. Sur la note que le Mage lui avait remise, lors de ses adieux, il lui enjoignait de ne pas quitter cette pieuse demeure, avant le 1^{er} août 1786. Et la perspective de vivre un millier de journées, sans surprises, n'enthousiasmait que médiocrement le pros-crit ! Une liste d'ouvrages à étudier lui était suggérée. Il ne trouva pas urgent de se lancer dans de pareilles lectures et préféra se familiariser avec la langue du pays.

Le souvenir de Cécily, devenant chaque jour plus lancinant et le dialecte sicilien, une assez mince distraction, l'incitèrent à ouvrir les gros in-folio, avec résignation.

Leur contenu lui parût un fatras prétentieux autant qu'obscur. Enfin, très rapidement, la chasteté que sa retraite lui imposait, le rendit nerveux, puis irritable et il eut certainement abandonné, avant la date prescrite, ce trop édifiant asile, si le hasard (qu'est-ce donc que le hasard ?) n'eut amené sur son chemin le plus seyant des compagnons.

Bâti en Hercule, avec un visage débonnaire, Maître Bernardi vivait seul, avec sa nièce : Franca, dans la villa voisine du couvent. Deux moines venaient s'occuper du jardinet où fruits et légumes semblaient pourtant devoir pousser seuls. Par désœuvrement, John les suivit et la connaissance fut vite faite. À sa grande surprise, il découvrit un homme raffiné, d'une culture étendue. Ancien notaire, il avait fui la ville, pour se consacrer à l'étude des philosophies anciennes. Sa nièce, une aimable veuve d'une trentaine d'années faisait office de maîtresse de maison, et ne parût nullement contrariée, de voir son isolement troublé par le bel Anglais.

Maître Bernardi n'était pas de ces ascètes qui renient les joies de l'existence terrestre. Il avait coutume de dire : — « Les choses de la terre sont les choses de Dieu. Autrement, rien n'aurait de signification. » Vivant largement, mais sans commettre aucun excès, content, il comprit cependant, très vite qu'un aussi charmant garçon trouvât pesante l'atmosphère conventuelle. Aussi ne se fit-il pas faute de multiplier ses invitations. Intéressé par les théories de son hôte, John revint avec empressement, et, bientôt ses visites furent journalières. Au début, il n'accorda son atten-

tion qu'à Bernardi, mais bientôt le sourire de sa nièce lui donna des distractions. Ce n'était ni une beauté, ni une savante, cette femme éclatante de santé. Son veuvage remontait à deux années, mais ne semblait pas lui peser outre mesure. Par quels signes, à l'aide de quel langage, John et elle, se retrouvèrent-ils le long des sentiers odorants ? Pas difficile à deviner, car le désir a un dialecte universel ! Bientôt, John vint la visiter, vers minuit, dans sa chambre dont la fenêtre n'offrait qu'un médiocre obstacle. Il résulta de ces escapades, une lueur de malice dans les yeux de Bernardi, un rire joyeux sur les lèvres de Franca, et un équilibre manifeste chez leur « invité ». Les bons moines feignirent ne s'apercevoir de rien, puisqu'aussi bien l'Anglais n'étant pas catholique, se passait de confession. La vie s'organisa donc au mieux ; la morale sicilienne était bonne fille !

Tous les après-midi, John retrouvait Bernardi et causait longuement avec lui. Ou il ouvrait un de ces gros livres qui, maintenant le passionnait, depuis que l'ancien notaire les lui expliquait. Ses commentaires bibliques lui révélaient un monde nouveau, que Cagliostro lui avait fait pressentir. Avec Dante, il navigua sur le fleuve sombre, qui mène au pays

de lumière. Ce fût, au cours d'un de ces entretiens, qu'il découvrit que le Mage protecteur était né à Palerme. Cette Palerme, à leurs pieds, qui riait bellement quand lui parvenait les dires de son Joseph Balsamo ! Ne se prétendait-il pas : « fils du Grand-Maître de Malte, et petit-fils du chérif de La Mecque » ? ce rejeton d'une obscure famille, qui le reniait obstinément.

John, sans s'attarder à certains détails trop particuliers, avoua ses relations avec le Mage. Bernardi, après l'avoir écouté gravement, n'ajouta en guise de commentaire que quelques mots : — « Pas un de ces ineptes ne comprend le sens de « fils du Grand-Maître de Malte. » Il faut entendre « fils spirituel », bien sûr ! Et il y a là de quoi méditer ! »

L'heure n'était pas venue où John trouverait le fil conducteur, par la concentration sur son être spirituel, et son instructeur, si loquace par ailleurs, se taisait bizarrement, sur certains sujets !

Chaque soir, John rentrait chez « ses » moines, plus gai et plus paisible que la veille. Il avait mis deux années pour atteindre cette détente, qui le menait à l'oubli de sa vie passée. Mais que d'heures solitaires où, obstiné, le souvenir de Lady Cécily l'avait enfiévré ! Cette

hautaine, sensuelle, mordante Cécily dont les yeux noirs brûlants sous ses cheveux roux avaient envoûté Lord Hill, assez puissamment pour le faire supporter un attelage à trois, à peine suffisant aux besoins divers de cette grande dame, dépourvue de tous scrupules ! Il s'en croyait, à juste titre, le préféré, mais cela ne lui apportait nul apaisement. À vingt ans, il avait cru aimer, mais déçu, avait juré de ne plus se laisser enchaîner. Athée, comblé de tous les dons, dégoûté d'une vie sans efforts, face à rien, John avait collectionné les aventures galantes, cherchant dans le goût de ces étreintes diverses à fuir l'odieuse solitude de son âme assoiffée d'un « autre chose » mystérieux. Il crut d'abord, que Cécily serait une de ces passantes, mais elle l'avait retenu par de perverses habitudes. Près d'elle, il se sentait fortifié dans ses mauvais penchants ; elle lui fournissait l'excuse désespérée de n'avoir rien à changer, en lui, et justifiait sa négation permanente de toute perfection.

À trente-cinq ans, John se croyait tout de bon épris de cette maîtresse qu'il lui fallait oublier. Sans le savoir, Bernardi lui rendit la raison, génératrice de résignation, puis de dégoût. Franca aida un peu à ce détachement. Bien peu, car ce n'était qu'un oiseau rieur, sans

beaucoup de cervelle, sans méchanceté, mais saine et simple et nantie d'un tempérament qui, pour être sans complication, méritait quelque reconnaissance, en ce lieu peu fréquenté par les belles !

En ces trois années, John apprit donc, ou plutôt se ressouvint de beaucoup de choses, qui ne faisaient que sommeiller en son subconscient. Son éducation Anglaise le gênait parfois et il lui fallait rappeler ses souvenirs de la nuit passée chez Cagliostro, pour renforcer sa foi naissante.

Par une étude approfondie de certaines écritures sacrées, venues de l'Orient, auxquelles l'avait initié Bernardi, il en arrivait à la conclusion rationnelle, que l'être humain devait vivre des vies multiples, dans des corps, des pays divers. Mais la logique peut-elle toucher un cœur ?

Il ne devait ressentir le grand bouleversement révélateur que le jour, où, obéissant à l'ordre de Cagliostro, il quitta la douce colline pour revenir en France, à Montsalvy. Au cœur de l'Auvergne, cet ancien fief Templier dressait d'imposants vestiges, à l'ombre desquels, un village avait poussé. Tout comme si le courage manquait à ses habitants pour aller s'établir plus loin ! Pourtant l'ari-

dité du terrain aurait dû laisser ces pauvres gens, dont la plupart semblaient dépourvus du strict nécessaire !

Lorsque John se trouva au pied des ruines, une curieuse sensation le domina : sorte de faiblesse située au-dessous de l'estomac et un absurde besoin de verser des larmes. Impulsion irrésistible et choquante pour cet homme habitué dès l'enfance, à masquer tous ses sentiments, sous la correction traditionnelle.

La lettre de Cagliostro mentionnait : — « A Montsalvy, trouveras le logis qui t'abritera... Et trois cents jours plus tard, le feu du Ciel t'en délogera... »

John parcourut les ruelles calmes, où des êtres silencieux le regardaient passer, sans curiosité : on les sentait repliés sur eux-mêmes, usés par la vie rude, indifférents à ce qui n'était pas leurs problèmes... Le lourd passé pesait-il encore sur ces épaules ? Le passé dont parlait ces ruines... Elles vous suivaient, partout. De chaque cabane on les apercevait. Avec un peu d'imagination, John eut pu revoir la silhouette blanche à la croix rouge du sang des martyrs, qui avaient vécu là-haut.

Le village finissait brusquement, et comme un signal, sa dernière maison, trapue, les volets clos, happa l'attention du voyageur.

C'était bien « sa demeure » ! Le choc ressenti devant ces pierres noircies, endormies depuis longtemps, l'avertissait mystérieusement.

John agit, alors, dans une sorte d'hypnose. Il lui fallut se renseigner, parlementer longuement avec la propriétaire : une vieille femme seule, qui avait loué la bicoque avec des fortunes diverses, et laissée inoccupée depuis trois ans. Ces trois ans passés à Palerme ! La maison avait attendu sagement celui qui devait venir. John eut cette réaction inévitable :

— « Pourquoi Cagliostro ne m'y a-t-il pas envoyé directement ? A quoi bon perdre ces trois ans à Palerme ? » — Mais ce que Bernardi lui avait apporté, ce qu'il était devenu ne justifiait-il pas la décision du Mage... ou du Maître ? Franca... son oncle : images encore chères, déjà floues, dans un Passé qui ne comptait plus guère !

Après avoir offert de payer la location d'une année, John obtint ce qu'il désirait, et partit nanti d'une grosse clé rouillée. La porte ouverte, avec peine, montra deux pièces exiguës, aux meubles rares et boiteux, envahis par la poussière.

D'urgentes réparations s'imposaient et un autre problème se présenta de suite à John : pas un villageois qui ne semblât désireux de l'ai-

der. L'un avait trop de travail, l'autre ne savait pas, le troisième était malade. Devant cette mauvaise volonté, John fut saisi d'une rage froide. Tournant le dos, il repartit vers son home, et commença, alors, l'in vraisemblable transformation de Lord Hill. Les dents serrées, avec méthode, entêtement, il s'attaqua d'abord au nettoyage, puis aux rafistolages indispensables pour l'aménagement. En deux jours, il liquida ce travail inusité. Les aristocratiques mains anglaises se noircirent, se durcirent, mais lorsqu'il se trouva dans ce logis approprié, recru de faim et de fatigue, un orgueil incommensurable le souleva : il était bon à quelque chose et pouvait se passer de ses semblables. Sans doute, découvrirait-il très vite, la fausseté de cette assertion, mais le bénéfice de l'effort accompli lui resterait. Et il sombra dans un sommeil de brute. Au cours de son labeur, il avait forcé la porte d'une vieille armoire et l'avait trouvée remplie de parchemins, de livres très abimés. Il ne se doutait pas encore, en luttant contre les araignées délogées, qu'il venait de découvrir le trésor, à lui réservé depuis des siècles, par le Père de l'Univers.

Ce fut, là aussi, qu'il devait connaître tar-

divement, le scandale de l'affaire du Collier : la Reine déshonorée par le Cardinal de Rohan arrêté, Cagliostro emprisonné et chassé de France, dix mois plus tard !

CHAPITRE III

MONTSALVY

(1788-89)

John s'effondra dans l'incompréhension !
La mission de Cagliostro était-elle un leurre ?
Hallucination l'apparition du Templier ? Ces
paroles, ces directives, folies ?

Au cours d'une méditation anxieuse, ce passage de la « Divine Comédie » lui revint :
— « Le poète aperçoit une troupe de con-
« damnés qui marchent à reculons, la tête
« vissée à rebours sur les épaules et le vi-
« sage dans le dos, si bien que leurs larmes
« leur dégoulinent par la rigole du milieu
« des fesses. C'est la punition des devins
« tels que Tirèsias, qui, pour avoir essayé de
« prévoir l'avenir, sont condamnés à ne plus
« regarder qu'en arrière et à se mouvoir
« comme des écrevisses. »

Bernardi le lui avait commenté : — « Les mages, les voyants n'ont pas le droit de dévoiler le futur, car il relève de la Volonté Divine qui dort dans le cœur humain et libre ; la prédiction asservit. L'enfer de toutes les religions n'est qu'un état de conscience. Que les catholiques n'arrivent pas à comprendre, clairement, est navrant, puisque le Maître a dit : — « Le Royaume des Cieux est au-dedans de vous. » Où voulez-vous donc que soit l'enfer sinon au même endroit ? Le vrai renoncement est le libre choix de l'âme consciente que la Seule Puissance Créatrice est le Bien ; principe Eternel qui meut tous les êtres, sous les apparences trompeuses et multiples. » — Cagliostro subissait-il déjà, le châ-timent prévu pour ceux, obnubilés par leurs facultés, qui refusent de proclamer l'œuvre Divine, source de Joie, et non de Souffrance. Là où cette dernière arrive et s'installe, gît l'erreur de pensée, la vision fausse de l'orgueil humain : le « Moi, je sais... » Si Cagliostro s'était mépris sur les moyens à employer pour arriver à son but ? Où aboutirait cette complaisance à se satisfaire ? John refusait d'admettre l'accusation de vénalité démentie par les diamants salvateurs. Le Mage n'avait pas besoin de l'aide humaine pour subsister.

Mais ce problème le gênait pour étudier ; il se lançait dans de longues promenades, au milieu des sites rudes et attachants.

Un matin, où il traversait d'épais taillis, il entendit gémir et trouva, très vite, le mal en point : un gamin de huit ans, dont le visage lui était connu se tenait la cheville droite, sans parvenir à se remettre debout. Alors, avec des gestes anciens, oubliés, et qui naissaient machinalement, il remit le pied en place. Doucement, il consola le petit, qui, enhardi lui demanda de venir voir ses parents. Ensemble, ils rentrèrent au village. Si John bavardait avec son petit compagnon, son esprit restait baigné de surprise joyeuse ; il ne s'expliquait pas son adresse de rebouteux. L'enfant le quitta devant sa porte, mais le soir même il se présentait avec sa mère, un gros pot de miel serré sur son cœur. Ce fut le début de cordiales relations avec des gens simples et serviables.

Peu à peu, d'autres suivirent : on vint lui demander des conseils divers. Le village adoptait l'étranger et le sacrait médocastre ! C'était fort inattendu pour John ; mais il se trouva capable par sa culture et une certaine intuition, de rendre de vrais services autour de lui. Cette confiance spontanée l'entraîna bientôt à herboriser, grâce à un vieil ouvrage, retrouvé

au fond de l'armoire, et qui se révéla une mine d'or pour les soins naturels. Cet apostolat ne lui eut pas suffi, comme nourriture spirituelle, s'il n'y eût adjoint des lectures originales : — « L'Histoire des Chevaliers de Malte », « L'Histoire des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem », « L'Histoire des Chevaliers Templiers », « L'Histoire des Chevaliers de l'Ordre des Calatrava » ; la philosophie d'Averrhoes... Autant de chefs-d'œuvres qu'il découvrait, et dont il sortait, enivré, allégé. Son corps ne pesait plus ; il éprouvait à peine, le besoin de boire et de manger. De mystérieux ressouvenirs surgissaient du fond de sa conscience ; la nostalgie d'une époque révolue de cinq cents ans le dominait et un fil conducteur, brillant comme le soleil, s'étirait sous les yeux de son esprit. A cette lumière, il pensait que le vieux Dante, dans son « enfer » (Chant XIX) ne déplore pas la mort de Clément V, mais celle de Jacques de Molay, brûlé vif à Paris, en 1313, en maudissant la Royauté. Ce « nouveau client du diable », c'est le Grand-Maître, oubliant la loi du Pardon — et s'attachant, pour des siècles, au sort de ses bourreaux couronnés.

Alighieri ne commence-t-il pas son infernal périple aux environs de Jérusalem ? Et les

Templiers n'avaient-ils pas leur monastère tout près du Temple de cette ville ? Jérusalem dont la signification occulte est : — « Temple de Dieu » ou « corps physique »... Dieu : l'esprit résidant dans son temple : le corps de chair.

Ses lectures avec Bernardi l'avaient préparé à ce travail solitaire, où, chaque jour grandissait une compréhension dévorante. Il monologuait — « Si après la mort, l'âme continue « à vivre en une matière plus éthérée, si elle « emmène ses amours, ses ressentiments, elle « doit s'éclairer, aussi, progressivement, et « voir ses erreurs terrestres. Jacques de Molay « ne désirerait-il pas effacer cette malédiction ? Que peut-il faire ? Et cet Ordre décimé reste-t-il inactif, désintéressé de l'œuvre qui lui était chère ? Ces penseurs éclairés « qui avaient pour loi, de ne jamais accepter « l'idée d'un instant de repos, se nourrissent-ils d'un rêve illusoire ? C'est impossible ! « Ils agissent toujours en leur essence vraie. »

Et l'étrange soirée de l'hôtel d'Orvilliers revivait. Celui que Cagliostro appelait le Maître, ne portait-il pas l'habit de l'Ordre ? Le Mage s'était proclamé leur ambassadeur. Mais en quoi, lui, John Hill, les aiderait-ils, tous deux ? Tout cela, n'était-ce pas un rêve ? Et,

un songe, qu'est-ce, après tout ? Où commencent et s'arrêtent nos perceptions de la Vérité ?

John, enfiévré, ne se sentait plus Anglais, mais l'apatride béni, au cœur élargi. Celui qui, devant lui, eut parlé de Lady Cécily, l'aurait trouvé sans réactions, incompréhensif. Parfois des mots usuels lui paraissaient dépourvus de sens ; il n'avait alors dans les oreilles, que la devise de Beaucéant : — « Ne donne pas à nous, Seigneur, ne donne pas à nous, la Gloire, mais à Ton Nom ! »

Après avoir longtemps répété ce « mantram », comme on accomplit une gymnastique journalière, il se réveilla, un matin, en se gourmandant : — « Le nom de Dieu, quel est-il ? Bernardi le nomme « Esprit ». Cagliostro, « Père de l'Univers, Suprême Intelligence » ; Dante parle du Christ, de la Grâce et se tait. Qu'en dit la Bible ? » — Le livre sans prix lui répondit : — « Je suis ce que je suis. »

Je suis — I am... L'adieu de Cagliostro ! L'amen des Chrétiens, qui, traduit de l'araméen, signifie : « scellé dans la Vérité ». Et enfin, venu de l'Inde : AUM — moteur cosmique !

Une aveuglante lumière le paralysa ; son souffle, aspiré par quelque chose d'irrésistible,

il se sentit aux portes de la mort... ou plutôt de la Vie...

Le battement violent du sang aux tempes le ramena, épuisé, dans sa conscience limitée. Il sortit de son humble demeure où il étouffait. Mais l'air vif du dehors ne lui apporta nul soulagement : c'était dans son corps, même, qu'il était à l'étroit !

Au seuil d'une porte, un voisin fendait une bûche, à l'aide d'une hachette primitive. Fut-ce distraction ? Au moment où John arrivait à sa hauteur, il s'entailla une main, horriblement.

John eut un élan du cœur et ses doigts se posèrent sur la blessure. Jésus dut agir ainsi, avec le centurion. L'hémorragie s'arrêta... la peau redevint intacte. Tout fut rapide ; la surprise réciproque. Là aussi, on eut pu croire à un songe, n'était la flaque de sang que la terre absorbait. Le coupeur de bois resta stupide, et John s'enfuit honteux et bouleversé.

Le lendemain, les villageois le considéraient avec une crainte superstitieuse...

Chaque instant lui apportait une nouvelle révélation, mais il ne touchait plus à ses chers livres, désormais sans charmes. Sur l'écran de ses yeux clos, des scènes colorées se succédaient, sans hâte, mais avec persistance : des hommes

en manteaux noirs ornés d'une croix blanche passaient paisibles et affairés. D'autres, en cottes d'armes rouges, avec la même croix, filaient comme l'éclair, juchés sur de splendides chevaux ; emportés follement, leur cavalcade se profilait sur des minarets découpés en un azur brûlant !

Puis des musiques inconnues, envoûtantes, captivaient son ouïe... Il tombait enfin, dans une torpeur dont il sortait calme et rafraîchi. Mais une fois, ce fut horrible : au milieu d'une salle voûtée, obscure, il y avait un chevalet sur lequel gisait un homme disloqué, livide, et, dans sa chair, John ressentit son insupportable torture : distendu à l'extrême, mourant de soif, il parlait et *savait* qu'il n'aurait pas dû parler. Enfin, on lui apportait un verre d'eau : c'était insuffisant, mais la force lui manquait de réclamer ; on le ramenait dans un cachot sans air. Il s'entendit haleter : — « J'ai trahi ! » Auprès de lui, invisible, un être fit écho : — « Moi aussi ! »

Ce fut un trou noir où il s'enfonça dans un vertige écoré et où tout se désagrégeait...

John s'éveilla, hurlant : — « J'ai trahi ! J'ai trahi !... » Et il sanglota déraisonnablement, sans pouvoir sur ce désordre. Plusieurs jours passèrent sans que le goût de vivre lui

revint ; le moindre effort lui coûtait. Il ne fallut rien moins, que la visite de son « miraculé » inquiet de ne pas le voir, pour l'inciter à sortir de cette claustration résignée.

Un coup d'œil jeté sur les ruines le décida ; il prit un sentier à peine tracé, qui grimpait dans leur direction et l'avait souvent tenté. Les paysans s'en écartaient, prétendant que le vieux château était dangereux. John n'avait jamais pu leur faire préciser s'il y avait risque d'éboulement, ou psychose collective.

Maintenant, ces débris l'appelaient ; il fonça dans les orties qui le brûlèrent, des fourrés le meurtrirent plus profondément. Il n'en avait cure, heureux de fouailler ce corps infidèle. Rageusement, il se pressait d'arriver au mystérieux rendez-vous.

Contre le pied du donjon, la sente butait et John, désarmé, hésitait, quand il aperçut au ras du sol, un large soupirail éboulé, où les barreaux n'étaient que souvenirs. Il s'y glissa, se frayant passage à l'aide de ses coudes et, brusquement tomba en avant sur des dalles moussues. La chute était sans gravité ; redressé, il se trouva dans ce qui jadis, avait dû être une grande salle, peut-être un de ces réfectoires austères où les communautés se rassemblaient recueillies. Un arceau se voyait en face de lui...

un banc écroulé, et près d'un vestige de porte, un étrange bac, semblable à un sarcophage d'enfant... ou à un bénitier païen. Des signes inconnus s'y montraient, à demi-effacés... Il n'aurait su les lire, mais ils ne l'étonnaient pas...

Un soupir de soulagement s'exhala du plus profond de son être rendu à la paix ; il se sentit chez lui, dans un refuge inexpugnable, et il attendit ce qui ne pouvait manquer d'arriver...

Une sensation aiguë de présence rassurante et la vieille ruine sembla rayonner, malgré le pan de ciel gris où nul rayon n'apparaissait. Ce fut rose, puis doré, puis d'un blanc brillant : enfin, il y eut un bruit léger, comme celui d'un reptile effrayé. Mais la peur n'avait pas de licence dans ce lieu ; aucun serpent n'y prenait la fuite... Hill, se retournant, vit devant lui le vieux banc et surgi de la lumière même, le Sarrazin... le Templier qui lui avait parlé chez Cagliostro, dans la nuit d'hiver vieille de quatre ans.

CHAPITRE IV

LE TEMPLE

(Juin 1789)

Il dit, humblement : — « Moi aussi, j'ai parlé à l'heure où l'Ordre devait se taire. Je n'en pouvais plus. Pendant deux ans les gens du roi m'ont torturé ! Lentement, savamment... J'aurais donné ma vie pour notre idéal, mais cette interminable agonie... c'était trop ! J'ai signé tout ce qu'ils ont voulu, ce qui n'a pas sauvé ma misérable existence. Tu vois... Ta trahison ne fut pas unique. Nous ne comptons que sur nous-mêmes. Nous nous sommes comportés en soldats vaincus... non en Maîtres... Cela c'est le passé ; laissons les morts enterrer les morts. Il faut, en cette vie, que tu t'absolves pour pouvoir œuvrer utilement. Réparer, oui. Mais éviter surtout, le

retour d'atroces erreurs qui retarderaient le Règne du Christ triomphant. Tu pensais juste : nous ne sommes pas inactifs... Jamais. Partout, nos pensées axées en l'Omniprésence s'infiltrèrent. On les accueille mal... ou bien. Nous n'employons jamais la violence. C'est une collaboration qu'il nous faut pour un résultat durable. L'être humain se complaît dans la pire des paresse : celle de son mental. Complaçant à ses péchés, il étouffe son âme et son corps en meurt. La Suprême Intelligence lui en fournit, de suite, un autre... puis un autre encore, patiente dans Sa miséricorde. Attendant, de siècle en siècle, que la créature fatiguée se jette dans Ses bras, confiante, et accepte, en toute simplicité, la Pardon Universel. Que de souffrances épargnées avec le courage du cœur !

— Pourquoi es-tu là, aujourd'hui ?

— Pour que tu saches, sans douter, que bientôt tu retourneras sur la scène de ce monde où tu vis, sans lui appartenir. L'heure est venue où les principaux acteurs du drame ancien, ayant repris un corps, vont continuer leur œuvre, avec des matériaux neufs. Pourraient-ils ne pas se détourner de l'essentiel et continuer de voir au-delà des apparences ! Pourraient-ils ne pas céder à l'inconscient désir

de revanche... et savoir pardonner cette fois ! ...L'un des nôtres est tombé dans le piège et s'est détourné de sa mission. Cagliostro, envoyé pour démontrer la Force de l'Esprit et éclairer, avec ceux qui détiennent la puissance terrestre, ceux qui la subissent, n'a pu résister aux vieilles ires. Ayant voulu porter un coup brutal au Catholicisme qui nous abandonna, il est entraîné avec sa victime, hors de la voie facile. C'est la Loi : ne fais pas à autrui..... Nous sommes un seul Corps Spirituel, et celui qui frappe est frappé. D'autres vont continuer et tous agiront pour le Bien. Même si, apparemment, ils subissent des échecs, ils institueront un nouvel ordre de vie, et plus jamais les Français ne l'oublieront. Le souffle vivifiant de la véritable Liberté les enveloppe... Ceux qui le voudront, pourront ramasser dans la boue, la perle de grand prix ; elle y brillera de tout l'éclat de son Orient, et les yeux ouverts, les cœurs avides verront aussi, le Fil d'Argent reliant le Passé au Présent. »

Il se tût, mais son regard absorbant celui de John, lui communiquait sa vision..... Dans cette unité, tous deux entrevirent un vaste plan, où le Créateur proposait, mais l'homme disposait...

— Que ferais-je dans cette action massive ?

— Tu seras le lien ; tu rassembleras ceux qui reconnaîtront la Vérité en eux. Puis, témoin, tu rappelleras au maître de l'heure qu'il ne peut, de lui-même, rien faire ! L'Esprit doit prendre le commandement. Ne t'inquiète de rien ; je t'inspirerai.

— Est-ce tout ?

— Ce ne sera pas le plus facile. Un homme paiera de sa vie, le premier cri d'alarme, d'autres suivront. Toi aussi, peut-être !

— Peut-on détruire ce qui est indestructible ?

— Bien ; reste dans cette conscience. Ce sera ta force.

— Où et quand devrai-je agir ?

— Bientôt ; tu ne pourras te tromper sur les signes. Où ? Quand on observe un malade, ne se préoccupe-t-on pas de l'état de son cœur ? Tiendra-t-il jusqu'au rétablissement complet ? Quel est le cœur de ce pays ?

— Paris ?

— Paris.

— Et Cagliostro, que va-t-il devenir ?

— Bientôt, on le rejettera hors de France. Plus rien ne pourra le sauver, sous sa forme actuelle ; Balsamo a choisi un épineux chemin.

— Ne peut-on l'aider ?

— Nous aidons tous les êtres, et particulièrement ceux qui travaillent pour nous. Mais celui qui se grise de sa personnalité et oublie notre règle, se retranche, lui-même, de notre zone de protection ! »

Devant la sombre mine de John, le Templier sourit : — « Allons, reprends-toi ! Ne confonds pas songe et réalité. Le cauchemar, c'est la vie terrestre ; on y brûle ses scories. Dès que tu entres dans le sommeil, tu commences ton évasion ; il ne tient qu'à toi de la transformer en ascension.

— Comment faire ?

— Aime ! Aime de tout ton être le Bien, le Beau et sers selon ton cœur. Voilà la vraie liberté !

— Parfois, le cœur se trompe.

— Jamais lorsque l'Esprit éclairé s'appuie sur lui. Ayant conçu la vraie connaissance aux deux générateurs : le cerveau et le cœur, l'être humain devient fils de leurs œuvres : Adam et Eve ont procréé. Le Fils Divin ouvre ses ailes.

— Alors, pourquoi cet échec de notre Ordre, jadis ?

— Nous fûmes trop orgueilleux. Toute communauté terrestre le devient et sa force se

fait l'instrument de sa perte... Nous adorions nos qualités comme si notre volonté les avait enfantées. Nous étions braves, loyaux et nous le savions trop. Lorsqu'arriva le vrai combat, nous réagîmes en soldats et nous nous reposâmes sur ces avantages trop contemplés. Ce fût la désorganisation. L'Esprit oublié, méconnu, ne répondit que faiblement. Ce qui aurait dû être notre unique subsistance s'était, insensiblement, éloigné de notre entendement. Souviens-toi que l'action triomphe par le Silence : la vraie humilité. Aime et vis comme tu voudras. Tu es le seul penseur dans ton Univers. N'asservis aucun être, même si tu crois le sauver. L'abondance vient du Ciel, non de la Terre !

— Où est donc la nécessité d'y vivre, sur cette Terre ?

— Pour le Bonheur, pour la Joie. Pour que l'Esprit devenu visible, par la conscience Christique puisse manifester l'Amour qu'il a, pour sa Création... Dieu, vibration Suprême, a besoin de l'Homme-Christ pour stabiliser et parer à la dissolution continuelle des formes. C'est cela vaincre la Mort et Jésus de Nazareth nous a laissé son exemple...

— Le Christ !

— Un des Christs... Dieu est la réunion

de tous les Christs. Il n'y a qu'une vie : la vie Divine, Unique, sans limitations. sans frontières. Tout est Lumière ! »

John eut cette vision : une plaine brûlée d'ardent soleil où bêtes et gens commençaient à souffrir de cette torridité. Soudain, entre l'astre et les créatures quelque chose d'immense, comme un nuage transparent s'étendait doux, protecteur. La lumière était toujours aussi brillante, mais sa brûlure avait disparu. Regardant mieux, il reconnut la forme gigantesque d'un homme, les bras ouverts dans un geste d'amour fraternel, et cette apparition participait en sa substance, de la Lumière et de la plaine ; tout comme un exsudat concrétisé. Hill s'avança, et chaque pas vers lui était une expansion ; il n'y eut face à face que deux êtres infinis se fondant l'un dans l'autre...

Quand John retrouva conscience de son individualité, il était seul sur le sentier qui redescendait vers Montsalvy. Il lui fut impossible de se souvenir du moyen employé pour sortir des ruines. Son entrée mouvementée laissait présager, cependant, de grosses difficultés pour le retour.

Toutes ses forces étaient intactes ; un courage joyeux accélérât son pas. La nuit tom-

bait lorsqu'il ouvrit sa porte. L'enchantement avait duré six heures.

Deux jours après, John reçut la visite d'un homme parlant assez mal le Français et qui lui remit un pli volumineux. Après avoir accepté un verre d'eau le messenger remonta sur son cheval et partit rapidement, sans aucune explication.

Cagliostro lui écrivait en Juillet : — « Tiens-toi prêt à partir. » Suivaient d'obscures instructions que les événements devaient éclairer. Le Mage annonçait son départ de Suisse.

Le lendemain fut très orageux : des éclairs nombreux précédaient les décharges brutales appelant le déluge. L'air était étouffant ; toute vie suspendue. John ne se décidait pas à gagner son lit. Il reprit les papiers de Cagliostro, les réunissant aux diamants qui lui restaient encore : la misère n'était pas à envisager de sitôt, avec cette modestie de chaque jour. Du dehors, soudain, une voix l'appela. Machinalement, il enfouit son avoir dans ses poches et sortit. Personne aux alentours, il s'éloignait un peu, lorsqu'un coup de tonnerre plus déchirant le secoua. Il se retourna : devant lui, sa maison flambait. Il y courut, appelant à l'aide ; des villageois arrivaient avec leur bon-

ne volonté. Les puits taris par la sécheresse persistante n'étaient d'aucun secours et le dénouement ne se fit pas attendre !

Lorsque le feu eut tout dévoré, l'averse attendue se déversa ironiquement, noyant tout dans une insupportable odeur. Obéissant, John n'avait plus qu'à partir.

CHAPITRE V

LE FEU DU CIEL

(1792)

Danton et son compagnon enjambèrent le caniveau où une eau rougeâtre charriait des trognons de choux mêlés à des immondices variés. Septembre donnait de singulières vendanges, cette année 1792 : le sang humain imprégnait l'air d'une odeur fade. Les deux hommes échangèrent un regard découragé.

— « L'Achéron était-il plus terrible à traverser, pour ses deux ménestrels ? dit l'inconnu, glacial.

— Bah ! ils ont abordé quand même. Nous ? Ah ! Malheur à ceux qui provoquent les Révolutions. Malheur à ceux qui les font !

Contrairement à son habitude, le tribun parlait à mi-voix, déroband ses yeux, tête basse.

— Tu tiens encore la barre d'une main ferme, Danton. Ne joue pas perdant.

— Je ne tiens rien du tout ; on m'a filouté. D'où est venu l'ordre de massacrer les prisonniers, le sais-tu ?... Pas de moi ! Qui suis-je ? Me prends-on pour un pantin ? L'énergie fonde les Républiques ; la sagesse et la conciliation les rendent immortelles. On finira bientôt par voir naître des partis. Il n'en faut qu'un : celui de la raison !

— Robespierre dirait : celui de la Vertu...

— Contre qui les ennemis intérieurs sont-ils coalisés ?... Contre le peuple. Si celui-ci fait leur jeu en supprimant une poignée de lampistes, il faudra manœuvrer dur pour reprendre l'avantage et se couvrir d'abjection.

— Nous avons confiance en toi, Danton. Personnellement, je sais ce que tu penses et accompliras. La postérité te rendra justice.

— La postérité ! Parles-en à Marat, ça l'intéresse. Et moi, je, m'en f...

Ils étaient arrivés devant la maison de Danton.

— Te verra-t-on au Club maintenant que le calme semble revenu ?

— Peut-être. Au revoir, Colin.

Jean Colin, simple membre des Jacobins, remonta en direction de la rue du Théâtre-

Français ; il voisinait avec Camille Desmoulins, qu'il préférait à Danton. La foi ardente du pamphlétaire, son humour, sa générosité l'attiraient. Il avait besoin, ce soir, de se retremper dans la chaleur de ce jeune foyer. Mais il trouva porte close et dut s'accommoder de sa solitude.

Dans sa chambre où les livres occupaient la place d'honneur, il dépouilla ses vêtements, et devant la glace ternie fit sauter sa perruque brune. Les boucles blondes de John Hill reprirent leur pli, mais il s'en souciait peu. Debout devant la fenêtre ouverte, il revoyait Danton. Quand ce dernier parlait du débordement de la vengeance nationale, il affirmait que le peuple ne suivrait ses leaders qu'en obtenant d'eux « la part du sang ». Ce système politique, en son esprit, devait faire place rapidement à un tribunal de clémence. Il acceptait la violence comme une nécessité, mais ne l'aimait pas. Et cette « manivelle », une fois mise en route, lui échappait, car il refusait de s'appuyer sur les idées supérieures auxquelles les foules aspirent. Danton était doué d'une « incapacité religieuse ». Laissant à Robespierre le maniement de la vertu, il la tenait pour superflue à qui veut gouverner, n'en appliquant la loi que dans sa vie privée.

Et cet être si droit, si bon se trouvait pris au piège des apparences. D'autres, tapis dans l'ombre, sabordaient le navire : Il lui faudrait payer cher la reconquête de son idéal.

Colin l'estimait. Lorsque le faux Parisien lui rappelait Alighieri et Shakespeare, Danton semblait se rallier aux sentiments de Maximilien, mais son Dieu s'appelait : Justice et Patrie... Bourru, le géant haussait les épaules, le traitait de « Robespierriste » et la discussion se terminait par des rires.

Colin, agissait alors, dans le silence de la méditation. À ce cerveau puissant qui refusait d'abdiquer, l'âme s'était asservie. Certes, s'il avait pu la voir, la toucher, il eut sans doute acquis des idées religieuses personnelles. Un Cagliostro, avec ses démonstrations spectaculaires, eut grandement ébranlé ce bloc de logique. L'étincelle divine l'éclairait de sa splendeur créatrice et il la niait, parce que d'autres dont il se méfiait, en parlaient trop souvent. Il répugnait à philosopher, quand il était urgent de donner à ses concitoyens les meilleures conditions matérielles pour réaliser ce bonheur terrestre, qui rend l'homme bon. Pour lui, il n'était pas besoin de changer les pensées, les sentiments de l'humain. — « Des députés à la Convention ne sont pas des pro-

fesseurs de morale ! » tonnait-il à un Robespierre, muet aux yeux mi-clos.

Cette morgue et cette austérité ne pouvaient amener Danton à concevoir la prédominance de l'Esprit. Pour lui, tout devait être Joie, il laissait le Ciel à l'Incorruptible, si, pour y voisiner il devait se faire « carême-prenant » !

Combien Desmoulins avait su allier ces contraires ! Aimé, comblé, l'écrivain laissait parler son cœur avide et noble. Puisqu'il était heureux, maintenant, il devenait impensable que ce fut mesure d'exception. Cet état était réservé à tous. Délaissant sa causticité, il parlait de miséricorde et redevenait, sans s'en apercevoir, comme les Enfants dont parle l'Évangile. Ces petits qui trouvent simplement la porte du Royaume grande ouverte pour eux. L'amour terrestre le menait à l'Amour Divin. Si on lui en laissait le temps, il ferait de grandes choses !

Colin frémissait ; il fallait qu'on lui en laissât le temps. Il avait contribué, hélas ! au système de « la part du sang ». S'il devait payer son écot, que ce fut à l'aide de cette plume jadis meurtrière.

Il devait en être ainsi ; ces trois Eminences formaient la synthèse qui gagnerait la partie géante jouée sur l'échiquier français, par le

Temple Invisible et Présent. Robespierre, la Pensée ; Danton, le Verbe ; Camille, l'Amour. Trois cœurs battant pour le Bien... Trois en Un, créés à l'image de Dieu. Mais où Robespierre disait : — « Dieu », Danton disait : — « La France » et Camille : — « Fraternité ».

Lorsqu'arrivant de Montsalvy plein de forces neuves, John Hill, transformé en Jean Colin avait eu l'idée de ce Club des Jacobins, il avait vu très nettement ces atouts, bien en place, aux ordres des Invisibles Maîtres. Ce n'était pas par hasard, que Hill logeait son Club, dans le vieux couvent désaffecté de la rue Saint-Honoré, car il avait, d'avance, choisi le nom de Jacob (celui qui a compris que son identité est : Je suis), flambeau des métaphysiciens.

Au départ, seul Robespierre le suivit. Vite convaincu, il se jetait dans une discipline ascétique, effarante pour ses proches. Colin n'en exigeait pas tant, ne voyant que le Principe Créateur du Bien, en tous ses frères. Mais l'homme ne peut atteindre l'homme ; seul, le Maître en est capable.

Dans cette France, malade depuis des siècles, pouvait-on reconnaître le corps intact de la Mère Divine ? Les Hindous entraînés,

depuis des millénaires, y seraient parvenus consciemment. Les occidentaux plaçaient dans la Royauté, uniquement, ce pouvoir. Beaucoup ne parviennent pas à cette transmutation. L'amour de la patrie pouvait vraiment sauver les révoltés s'ils avaient cru à la Vie Eternelle, manifestée sans fin, par les réincarnations. Depuis trop longtemps, les prêtres chargés des âmes inquiètes, avaient supprimé cet Enseignement. Face à cette unique existence qu'on lui laissait, l'humain se désespérait de ne mener à bien aucune tâche et de voir mourir ses amours. Admirables, encore, ceux qui se sentaient cependant assez de forces pour entreprendre, assez de foi en leurs successeurs pour continuer.

Le grand pouvoir de Robespierre était de croire à cette Réincarnation Universelle. Ce devait être sa perte. Sûr de cette loi, il dédaigna les formes ; au-delà du corps physique il vit l'âme prisonnière dans la nécessité de se retremper au sein de l'Energie Créatrice, source pure. Son insensibilité apparente n'était qu'une vision surhaussée. Mais cet amour inhumain n'atteignit pas au Divin, par le refus d'admettre les paroles du Maître : — « Nul ne vient au Père, que par moi. » — Au lieu de remettre la procuration au

Christ, il se crût mandaté pour refondre au grand Creuset, les imperfections matérielles, lui le seul être pur en ce pays bouleversé, vampirisé par des intérêts puissants.

Cessant de voir l'Esprit à l'Œuvre, dans les autres, comme Il l'était en lui-même, la vie humaine lui parût l'obstacle au règne de la vertu. Il cessa d'admettre l'existence, comme une illusion, et cette planète comme la grande école qu'elle est, en réalité : l'apprentissage de la Maîtrise.

Marat, l'isolé eût pu contrebalancer la politique de Robespierre, malgré son avidité sanguinaire. Le souci de sa gloire personnelle l'eût réveillé. Mais Marat devait être abattu par ceux qu'il est préférable de nommer les « ennemis de l'Evolution ». Ceux-là croyaient agir pour le Bien en oubliant l'Unité de tous les Etres.

Jean Colin se réjouit fort de la fusion des Jacobins et des Cordeliers. Danton et Camille l'y retrouvaient, sans soupçonner la part que cet homme paisible et effacé avait prise à cette action. Eminence grise, sans ambition, Colin vit lui échapper le contrôle du Club ; Robespierre voyait son âme lui échapper ; et Danton voyait leur échapper à tous, cette Révolution chérie étouffée dans son sang.

Lorsque l'homme refuse d'accepter la domination de sa propre Divinité, il se condamne à subir la Loi de Moïse : — « Œil pour œil, dent pour dent. »

Jean aurait eu besoin du contact terrestre avec un Maître. S'il sentait souvent, leurs présences autour de lui, cela ne servait qu'à fortifier son courage. Il n'était pas assez fort pour transformer son entourage. Il aspirait à se dégager de ces pensées collectives ; trop de vibrations lourdes s'abattaient sur son mental. Les passions déchaînées paralysaient le merveilleux envol : chaos bouillonnant dont la brûlure n'épargnait personne. Lorsque Colin s'élevait au-dessus de ce brasier, il pressentait une obscure vengeance, venue du fond des temps, cherchant à s'assouvir au travers de ces hommes déconcertants. Sa mémoire voulait ressusciter les paroles du Templier de Montsalvy : en vain. Des bribes en revenaient, puis tout se brouillait. L'essentiel était là... Mais l'être lumineux pouvait-il avoir prononcé un seul mot dépourvu de prix !

Jean se concentrait dans la mémoire Cosmique. La vérité arrivait, tout allait s'éclairer... Une charrette passait escortée par les

hurlements habituels... et la vision s'obscurcissait.

Quelques mois plus tard, Danton, Camille, Fabre entraînaient par leurs votes, la condamnation à mort du Roi. C'était leur réponse aux massacres de Septembre. Leur suprême affirmation d'une force à laquelle ils ne croyaient déjà plus : La Loi du Pardon Universel, encore une fois violée par la peur humaine et qui les replongeait dans le Néant où Danton plaçait son « dernier domicile » !

CHAPITRE VI

LA DERNIÈRE CHANCE

— 5 Avril 1794 — ...Les Têtes de Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Hérault de Séchelles sont tombées, elles aussi...

Jean reste assommé par son impuissance ; désespéré de voir que l'invisible Fraternité n'a pas empêché la disparition de ces meilleurs serviteurs. Perdu dans la foule morne, il a soutenu de son amour ceux qui changeaient de plan. Et ce sang qui coule depuis tant de mois met un sinistre nuage entre Dieu et les hommes. Mûré, asphyxié, Jean erre dans un Paris, pour lui, désert. C'est un cauchemar dont il est prisonnier. Avoir été si haut et retomber dans la peau du vieil homme ! Il ne souffre pas ; la peur ne l'entame pas ; il n'a plus qu'un besoin : celui de terminer ce qu'on

attend de lui, et partir. C'est l'heure où les dernières cartes vont être jetées, sans grand espoir ! Il se reproche aussitôt cette pensée : l'Esprit Invisible peut tout. Si les Dantonnistes sont vaincus, c'est que, depuis longtemps, ils avaient accepté leur échec. Ne répétaient-ils pas à l'envie : — « Nous y passerons tous... A qui le tour, aujourd'hui ? » — Leur réalisation était faite : d'avoir contemplé leur perte, l'avait hâtée ! Jean les aimait comme il n'avait su encore le faire, et réfrénait le désir de vengeance.

« Pardonner. Il faut pardonner. Là, était le salut pour tous. Cette révolution marque la nécessité d'un effort commun vers l'Amitié Universelle. Si Robespierre ne fait pas marche arrière... Il me tuera, moi aussi... ! Ai-je le droit d'accueillir ce bonheur égoïste ? Oh ! Père de l'Univers, si je dois périr bientôt, que ma mort Te serve, puisque j'aurai échoué dans ma mission ! »

.....

Dans le jardin des Duplay, Eléonore l'accueillit calme et souriante. Celle-là avait son Dieu près d'elle ; rien ne la troublait. Ce jour avait coulé pareil aux autres, dans la sérénité.

Elle arrêta Jean :

— « Le citoyen Vadier est là-haut. Tu ne peux entrer, citoyen Colin. »

Vadier ! Des bruits étranges circulaient à propos de l'intimité où Robespierre admettait ce grotesque. Ne parlait-on pas d'occultisme et d'une certaine Catherine Théot ? Médium vénal, on prétendait qu'elle tenait des séances réservées aux initiés d'un nouveau culte.

Pendant qu'il faisait les cent pas, sous l'œil placide d'Eléonore, Jean s'avisa que ces racontars pouvaient bien avoir une base véridique. Si Maximilien s'était laissé entraîner dans ce cénacle de bas-étage, son déséquilibre grandissant était justifié. Rendu vulnérable par son ascèse qui l'essoufflait, il prenait les effets pour la cause...

La sortie de Vadier incita Jean à ne plus perdre de temps. Sans se soucier du protocole, il escalada l'escalier raide et frappa à la porte avec décision.

Robespierre écrivait à sa table, les fameuses lunettes relevées sur son front. Surpris par cette intrusion, il les rabaissa calmement et attendit, en silence. Une force tranquille venait d'envahir Jean. Des reproches risquaient d'envenimer l'ambiance ; il exhaussa son état de conscience.

— Bonsoir, Maximilien. Je salue en ta

personne la présence de l'Esprit Tout-Puissant.

Il sentit une décontraction chez son hôte.

— Bonsoir, Colin. N'y avait-il donc personne pour m'annoncer ta visite ? J'aurais abrégé mon entretien avec Vadier.

— Je te rends grâce, Maximilien. Vadier y eût, sans doute, beaucoup perdu, mais tu y aurais certainement gagné.

— Tu n'aimes pas Vadier, à ce qu'il me semble ?

— Je m'efforce de haïr l'erreur et non les individus. Ce n'est pas toujours facile, mais on ne fait pas une révolution pour avoir d'agréables relations. Nous sommes au coude à coude, en attendant le cœur à cœur.

— Je ne te croyais pas si fertile en lieux communs, mon cher Colin. En quoi puis-je t'être utile ?

— En rappelant à ta mémoire les circonstances où nous nous connûmes... L'estime, puis l'affection que tu m'inspiras... La compréhension mutuelle qui nous fit Jacobins. Je n'ambitionnai nul titre. Servir dans l'ombre me suffisait. Tu le sais, je n'appartiens que par mon choix à ce pays. Mais je dois revendiquer à tes yeux, cet amour désinté-

ressé d'où est sorti le Club qui devint ton fief.

— Il n'est nul besoin de me rappeler cette époque où nos âmes enflammées voyaient la Vertu s'installer à tous les foyers.

— La Vertu... oui. Je dis : Perfection... L'essence même de l'homme à venir. Le commandement de l'Evangile : « Soyez parfaits... »

— Colin, laisse le Nouveau Testament aux prêtres. Pratiquer la Vertu donne un sens à la vie.

— Ne chicanons pas sur les mots. La vie est, Maximilien. Elle n'a pas à avoir un sens ; le devenir est un leurre. Le Présent abolit le Passé et rejoint l'Avenir dans la puissance du Verbe. Ce verbe s'incarnait en Danton qui aimait la vie et ignorait Dieu. Le verbe génère l'action. Ah ! Robespierre, nous faisons partie du Christ Cosmique. Crois-tu donc, pour être appelé « incorruptible », crois-tu être infaillible ?

— Il ne me plaît pas d'emmener une sainte discussion dans la fange...

Le regard étincelant de Colin arrêta le Pontife ; Jean profita de cet avantage inattendu :

— Qu'y a-t-il de vrai dans ces bavardages

à propos de Vadier et de cette Catherine Théot ?

— J'ignore à quoi tu fais allusion...

— Non, Maximilien, je « te vois » rencontrant cette mégère. Qu'attends-tu d'elle ? L'Univers est en toi... Le fils de l'homme ne mendie pas.

— Assez. Tu n'as rien à m'apprendre ; j'ai fait mes preuves.

— Quelles preuves ! Ta divinité ne fait que détruire, elle ne transforme rien.

— Je n'aurai de repos que le vice ne soit replongé dans le néant.

— Crois-tu donc que Dieu a créé le vice ?

— Si l'homme est responsable, j'accuse l'homme...

— Mais où est l'homme ? Allons, trêve d'homélies fumeuses. Il n'y a pas Dieu et l'homme, tu le sais. Il n'y a que l'Esprit abaissant Ses vibrations. Le corps physique n'en est que la cristallisation. Dieu est forcément la seule Puissance : Il est en toi... Dieu n'accuse pas. Il attend que Sa volonté se fasse. Sa Volonté Créatrice est Sa Nature même.

— Sa Volonté m'est connue, rassure-toi. Je la ferai malgré toi, s'il le faut.

— Non. Tu ne saurais la faire, en continuant dans cette voie où s'égare ton cerveau.

Pour connaître la Volonté du Créateur, il faut avoir interrogé le Maître des Maîtres... Celui qui a dit : « Je ne puis de moi-même rien faire ». Te crois-tu parvenu à la Conscience Christique, parce que tu ne manges pas de viande et ignore la femme ? »

— Ce Jésus, auquel je ne crois guère, exige-t-il donc que nous soyions aveugles et sourds ?

— Bien au contraire, il nous ouvre les yeux à la Lumière d'où nous sommes issus et Il recommande : — « Tu pardonneras jusqu'à septante fois sept fois. »

— J'ai pardonné toutes les insultes dont on m'a criblé, mais pas celles qui s'adressent à Dieu !

— « Laisse-moi le soin de ma vengeance », dit l'Eternel. Maximilien, nous ne posons pas devant un auditoire, ici. Nous ne sommes pas au Club ! Ceux qui m'ont insufflé l'idée de ce Club avaient, eux aussi, tenté jadis de libérer le peuple aveuglé par ses prêtres, pressuré par ses rois. Si les Templiers ont été décimés, c'est qu'ils n'ont pas appliqué, à tous, la Loi d'Amour et de Pardon. L'orgueil de leur Ordre les abusait. Allons-nous recommencer la même erreur fatale ? Cette Révolution est née, de tous, il

y a 550 ans, elle n'est pas nôtre ; elle n'est pas tienne ! Les Français sont encore plus las de la guillotine, qu'ils ne l'étaient de leurs rois.

— Ta charité va-t-elle jusqu'à les regretter ?

— Je déplore, et d'autres avec moi, que l'Unité ne soit pas encore établie.

— Dans peu de temps, elle le sera. Je n'ai fait qu'y travailler.

— Allons donc ! La tyrannie change de mains. Je refuse d'être ta dupe spirituelle, Robespierre.

— Tu es comme les autres ; tu ne comprends rien. Je consens, en souvenir de ce passé auquel tu faisais allusion en arrivant ici, à t'éclairer. Je suis celui qui va jusqu'au bout de l'action nécessaire. Qu'attends-tu donc de tous ces humains attachés à leurs sens misérables ? La chair les dégrade ! Mais anéantis cette manière lourde et tu libères une énergie irrésistible. Dans l'invisible, les aspirations insatisfaites s'épurent et s'accrochent à moi, leur bienfaiteur. Elles montent et je les contiens. Je peux leur redonner la vie..., la vraie, et les réaliser. Je suis en elles, comme elles sont en moi, et puisque la haine est le reflet de l'amour, sa puissance comprimée se

révèle aussi forte. Ces âmes en liberté me portent sur un pavois et nous sommes l'Unité de l'Esprit. Le refus terrestre est vaincu. Adore la victoire de l'Etre Suprême.

— Est-ce l'enseignement de Catherine Théot ?

— Elle n'a fait que confirmer. Je savais déjà. Il faudra qu'elle m'aide comme les autres.

— Dans quelles ténèbres t'enfonces-tu ? Au nom de l'Amour Divin, la fonction même de l'homme, ouvre les yeux. La mort, dont tu fais ton instrument, ne change rien, puisqu'elle n'est pas... L'homme qui a été arraché, contre son gré, à sa besogne terrestre ne peut s'en détacher, tant qu'elle n'est pas achevée. Il reviendra très vite dans un autre corps. N'attends pas de ces âmes révoltées le pardon que tu n'as pas su pratiquer.

— Colin, les prophètes me plaisent pour un temps très court !

— Ma tâche est terminée, Robespierre. J'ai dit tout ce qu'il y avait à dire. Sache bien ceci : dans ce monde de l'Esprit où tu croiras m'envoyer, ma place est marquée. Ce n'est pas toi qui décideras de ma mission future. Redoute-la plutôt.

Robespierre marcha vers la porte qu'il ou-

vrit. Jean passa devant lui et la dernière image emportée fut celle d'une main tremblante de tous ses os, sur un loquet rouillé.

.....

Le lendemain, à l'aube, Jean était prêt à suivre ceux qui vinrent. Il avait passé la nuit à brûler des papiers, des souvenirs inutiles. Il retrouvait avec ses préparatifs pour le grand départ, la sérénité perdue. Ses perceptions s'affinaient de nouveau. John Hill n'était-il pas mort à Montsalvy ? Jean Colin, sursitaire, allait passer la porte étroite, ouverte sur la vraie Patrie.

Il lui était réservé avant cette récompense, une dernière tâche douce et belle : prélude à la Félicité qui n'a pas de fin.

CHAPITRE VII

L'ÉVASION

6 Avril 1794. — L'odeur de la conciergerie était écœurante : sueur et crasse humaine, paille humide, eau croupie. Jean se trouva projeté dans la galerie des « Pailleux » ; les cachots faisant le plein, on campait les derniers venus pêle-mêle. Ayant dépouillé sa perruque brune, revêtu un habit soigné, il risquait fort de passer inconnu, dans le demi-jour de la prison. Il désirait la solitude et repérant quelques relations, il se dirigea du côté opposé ; il parcourut ainsi la longue galerie.

Arrivé près des gros piliers d'angle, où il faisait sombre, il avisa un coin délaissé, s'y laissa glisser. Il se croyait seul et s'enfonça dans une méditation bientôt troublée par la sensation d'un voisinage agité.

Sur le banc de pierre, à deux mètres de lui, une jeune femme était affaissée, elle ne remuait guère et Jean reconnût le vacarme de ses pensées, par une perception spirituelle exacerbée. Une grande pitié lui vint et il se mit à dévisager sa voisine.

Il était difficile de lui donner un âge exact, tant elle paraissait lasse : peut-être vingt-cinq ou trente. Des cheveux noirs, épars sur une robe, jadis rose. Ses mains fines tremblaient. Surprenant une attention fixée sur elle, la jeune aristocrate les cacha instinctivement, dans les plis de sa mante. Puis se rendant compte de l'inanité de ce geste familier, elle se retourna du côté de l'indiscret, avec une ébauche de sourire.

Elle avait de grands yeux bleus clairs, à la beauté altérée par une dilatation excessive. Jean affirma la Paix divine en lui. Projetant cette pensée vers sa voisine, il en accapara le regard affolé ; elle le lui abandonna sans résistance, et il la vit se calmer, très rapidement. Les bras retombèrent, les mains ouvertes. Il eût, alors, l'impression d'avoir déjà vu cette femme : un souvenir lointain cherchait à revivre. Elle soupira en passant une main sur son front, et tout lui revint.

En arrivant d'Angleterre, chez Cagliostro...

Celui-ci prenait congé d'une jeune fille vêtue de blanc et qui faisait ce geste las. Il lui avait dit, après son départ : — « Une voyante extraordinaire... » et Jean avait été frappé par l'éclat de ses yeux.

Oui, il était sûr de ne pas se tromper, malgré le changement apporté par ces onze années. Il s'approcha d'elle et, la saluant respectueusement :

— Je vous prie de m'excuser, Madame, mais je crois vous connaître... un peu. M'est-il permis de rafraîchir votre mémoire ?

Elle se recula sur le banc, avec un geste d'accueil.

— N'ayant personne pour nous présenter l'un à l'autre, et les circonstances actuelles nous obligeant à brûler les étapes, je vous dirai que je suis Anglais et qu'on m'appelait : Lord John Hill. Je crois que mon nom ne vous apprend rien. Je ne m'en sers plus depuis longtemps. Si donc, il ne vous est pas nécessaire d'être plus informée, nommez-moi : Jean... comme le disciple favori de Jésus de Nazareth !

Elle sourit franchement et répondit :

— Je m'appelle Elaine d'Altour.

Sa voix était enfantine, démentant son âge.

— Je ne me rappelle pas, Monsieur, vous me pardonnerez, mais j'ai vu tant de gens, qu'on ne me présentait pas et puis... j'ai été très souffrante.

— Celui qui me recevait, ce soir-là, il y a dix ans au moins, celui-là ne m'a pas dit votre nom. Vous étiez sur le seuil de la porte, prête à le quitter. M'avez-vous vu, seulement ? Je l'ignore. Je fuyais Londres, pros-crit, Cagliostro m'a sauvé...

— Cagliostro !

Des larmes emplirent les prunelles claires.

— Avez-vous de ses nouvelles, Monsieur ?

— Mais... non. C'était vous, n'est-ce pas ?

Elle fit : « oui » de la tête et se mit à le dévisager curieusement.

— Vous ne venez pas de sa part ?

— Non, non, rassurez-vous... Mais suis-je sot ! Vous préféreriez, sans doute, que je sois son ambassadeur ?

— Je ne sais pas. Il m'a fait autant de bien que de mal. Et maintenant... j'ai trop peur. Je ne sais plus.

— Peur ? Peur de mourir ?

— Oui... Non... pas tout à fait.

— Parlez-moi... Vous pouvez avoir confiance.

— Je ne sais pas si j'ai peur de leur hor-

rible machine. Ça, je ne peux pas le savoir... avant. Mais j'ai peur, peur, peur de ce que je trouverai... après.

— Après... mais... après quoi ?

— Après que j'aurai cessé de respirer !

— Pourquoi cette appréhension ? Qu'imaginez-vous donc de si terrible ?

— Oh ! Monsieur, vous savez à quoi m'employait le Mage ?

— Oui... il m'a dit que vous étiez douée de facultés assez exceptionnelles. Vous travailliez avec lui ?

— Contre mon gré ; cependant, cela m'intéressait, et ma répugnance se serait évanouie, si ma mère ne m'avait contrainte à des séances de plus en plus rapprochées. Je... J'ai été une enfant très malheureuse. Nous étions ruinés... Mes parents s'entendaient fort mal. Le Mage payait bien ; il était très bon pour moi. Je ne devrais peut-être pas vous raconter cette vieille histoire...

— Mais si, bien au contraire. A condition de ne pas vous faire souffrir, avec ces souvenirs dépourvus d'importance, au point où nous sommes arrivés. Je ne veux pas que vous pleuriez, ni que vous ayiez peur.

Il avait parlé tendrement, submergé par la compassion. Elle eût un regard reconnais-

sant. Dans l'ombre, cet homme aux cheveux blonds, à la voix rassurante tranchait sur tout ce qui l'entourait. Elle le sentait dégagé de toute arrière-pensée galante. Seule, une discrétion altruiste la retenait. Pas longtemps, d'ailleurs... C'était un tel soulagement que de parler... rejeter ses phantasmes.

— L'échafaud, ça doit aller si vite ! Et je devrais être calme. Pour beaucoup de condamnés, la mort c'est le néant. Mais, moi j'ai vu... J'ai vu les esprits tourmentés, dans l'au-delà ; quelquefois, ils sont en souci pour ceux de la Terre. Souvent ils se rongent de désirs inassouvis ou veulent se venger. Ils empêchent aussi, d'avancer ceux qui ne veulent pas rester en leur compagnie.

Jean éclata de rire : la naïveté, de cette conception lui paraissait inadmissible.

— Je ne suis pas folle, cela existe, vous savez.

— Ne vous blessez pas ! Bien sûr, cela est aussi réel que l'existence sur Terre... ou plutôt, aussi dépourvu de sens. Un mauvais rêve qui succède à un cauchemar. Ce n'est pas cela, vivre !

— Quand j'ai été malade, on a cru que tout était fini, j'étais, déjà, sur l'autre versant, et je me cognais contre d'horribles

larves. Oh ! Il n'existe pas de mots pour décrire cela !

— Qu'est-ce qui vous a sauvée ?

— J'ai prié. Les larves se sont enfuies et je me suis trouvée en face des Seigneurs du Karma. Ils sont sévères et graves.

— Allons, oubliez cette expérience, petite amie. Cela est encore une apparence trompeuse.

— Vous niez donc le Karma ?

— Loin de moi, cette outrecuidance ! Mais Christ est maître du Karma. Croyez-vous en Christ ?

— Jésus est bon, pitoyable et nous aide, je le sais.

— Ne parlez pas de Lui, comme en parlent les ignorants. Jésus est le Maître des Maîtres, mais il n'est pas le Christ.

— Oh !

— Chut ! Il est Christ... mais d'autres, aussi, sont Christ. Christ n'est pas un homme, mais un état auquel nous devons atteindre tous. Jésus nous le commande expressément : — « J'ai dit, vous êtes des Dieux. »

— Ce n'est pas possible.

— Mais si : — « Tout ce que j'ai fait, un homme peut le faire »... « Devenez parfaits, — comme votre Père Céleste est par-

fait. » — Je n'invente rien, je cite les Evangiles

Devant l'ahurissement d'Elaine, il sourit et lui prenant la main, il dit comme si elle était son enfant :

— On n'a donc pas lu le Nouveau Testament ?

— Euh... oui, mais... Je préfère vous dire que je n'y comprends pas grand chose !

— C'est toute une instruction à faire. Voulez-vous de ce breuvage ? L'eau vive dont parle le Maître ? Après cela, vous n'aurez plus jamais soif, plus jamais peur. L'état dépend de notre aspiration secrète, plus que de notre volonté. Et Dieu... l'Esprit Infini... est la réunion de tous les Christs. Comprenez-vous cela ?

— Il me semble.

— Vos « Esprits » ne sont que des âmes endormies. Ce sommeil, cette erreur : c'est cela le pêché. Réveillez-vous ! Jésus, qu'on appelait le Verbe Incarné, disait : — « Je suis la Lumière du Monde... Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » — Qu'est-ce donc, ce verbe : être ! Dites : « Je Suis » !

— Je suis...

— Eh bien ! Il n'appartient qu'à vous de dire : — « Je suis » et de le qualifier à

votre gré. Personne ne peut le faire à votre place. Mais qu'est-ce donc que cela ? Répondez.

— Vous avez une telle énergie...

— Pas moi. Vous... en « Je suis ». Je suis la force, la Vie. Je suis ce que je suis, est Dieu. Sur le Mont Horeb, telle est la révélation faite à Moïse.

Elle arracha ses doigts à l'étreinte du compagnon inattendu, et se cacha les yeux avec ses deux mains. Il attendit longtemps, feignant d'ignorer ces larmes bienfaisantes.

Quand elle se retourna vers lui, une extraordinaire fusion se produisit : leurs regards achevaient de se dire la prodigieuse découverte. Il se dégagea, mais c'est d'une voix troublée qu'il acheva :

— Lorsque le corps physique se dissous, l'Esprit libéré peut reprendre sa pureté primitive, puisque Jésus nous apprend que « Dieu créa l'homme à son image ». Comme c'est simple ! Oublieux des attaches matérielles, l'âme peut réaliser ses désirs les plus nobles, créer son propre Univers, mais ce n'est pas encore le Royaume. La vérité qui apporte le Bonheur sans fin, c'est l'union avec tout ce qui est Bien... ce qui pense Bien. L'éveil à

l'Amour Divin c'est le retour à la Maison du Seigneur.

— Mais pourquoi sommes-nous donc ici ? Pourquoi vivons-nous ces jours atroces ?

— L'ignorance de l'homme, sa fausse humilité développées par des religions adultérées, corrompent la réalisation de son impulsion créatrice qui vise toujours au Bien. Qu'on proclame la Vérité, qu'on en sature le mental, qu'on en nourrisse chaque âme et tout rentrera dans l'ordre. Un être humain n'est donc jamais mauvais, en son cœur. Pas plus qu'il ne saurait subir ce qui le révolte. Pourquoi vous résignez-vous ? Car vous êtes résignée !

— Il a bien fallu !

— Mais non ; vous vous l'êtes imaginé.

— Jamais Cagliostro ne m'a parlé ainsi.

— Il avait autre chose à faire ; il aurait dû agir seul. Il n'avait pas le droit de se servir de vous, sans être sûr de votre foi. Ne lui en veuillez pas ; il agissait pour le Bien. Et puis cela n'a pas tant d'importance. Vous concevez à cette heure, combien ces apparences terrestres sont fausses puisque la Parole, le Verbe « Je suis » peut tout changer. Qu'attendez-vous pour essayer ?

— Mais je vais partir sans avoir eu le plus petit bonheur. Nul être aimé ne me

pleurera. Cela vaut mieux d'ailleurs, puisque nous serions séparés. J'aurais voulu être aimée... aimer moi aussi !

— On peut toujours aimer, ce n'est pas si difficile. Vous verrez, il suffit de s'y appliquer. L'amour transforme tout ; c'est la fonction même de l'Esprit. Au-dessus du cœur, caché dans ce cœur subtil : cœur et âme à la fois. Dieu est Amour, tous les amours même d'attaches médiocres, aux yeux humains. C'est cela que Cagliostro appelait : magnétisme universel. Et vous ne pouvez jamais être séparée de ce que vous aimez.

— La preuve de tout cela, puisque je n'aime personne ?

— Quelle erreur ? Commencez... Lancez votre amour. Un amour détaché des sens. Appelez-le, si vous voulez, Divine Amitié. Cette brûlante expansion déclenche une réaction inévitable, réciproque. Plus le cri est pur, plus claire sera la réponse.

Elaine reposa son front contre le pilier ; des sanglots d'enfant pitoyable la secouaient, et toute cette douleur appelait : « au secours ». Jean dit, gravement :

— Je bénis Dieu qui m'a entendu ; ma mort servira. Nous nous rencontrons à

temps. Nous nous retrouvons. Je vous aime, Elaine. Ne doutez pas, je vous aime pour l'éternité, et là où je vais, je vous attendrai. Ne craignez pas vos larves. Je saurai vous guider. Dans le monde de l'Esprit, l'Amour est Vie, Simplicité puisque l'âme est insexuée. Voulez-vous prendre cet Amour-là ?

— De tout mon être, Jean. Mais Dieu permettra-t-il ?

— Dieu sourit quand deux cœurs se retrouvent.

Là-bas, au bout de l'allée, un groupe avançait, fendant la foule des prisonniers, tous debouts. Des noms fusaient, jetés par un huissier empanaché : — « La fournée de Robespierre... »

Jean attira Elaine dans ses bras ; timidement, elle posa sa joue contre l'épaule accueillante. Ce n'était pas assez. D'une main exigeante, il tourna contre lui le visage apaisé, en murmurant tout près :

— Je suis l'Alpha et l'Oméga. Il n'y a rien que Dieu. Il est en Elaine... en John... en tous. Rien ne peut emprisonner l'Esprit, votre Esprit ne peut être détruit. Il s'exprime au travers de nos actes, de nos pensées. Il se manifeste par votre verbe, Elaine : voilà le

nom de Dieu et voilà son Pouvoir. Sentez la résonnance en vous : « Je suis... »

Le visage illuminé d'Elaine se dégagait dans un sourire radieux ; elle commença :

— « Je suis ».

Quand elle aperçut le sinistre groupe, très près, un cri :

— Comment Dieu pourra-t-il me sauver, maintenant ? Ils vont m'emmener dans leur charrette. Prétendez-vous que leur impulsion est bonne ?

— Rassure-toi. C'est moi qu'ils viennent prendre. Robespierre ne me laissera pas ici.

— Non, je ne veux pas. Au moment où nous...

— Nous allons être libres. Sur terre, ce ne serait pas bien beau, crois-moi. J'ai su, jadis. Je veux la Lumière pour toi et moi.

L'homme cria : « Citoyenne Altour ».

Elle n'entendit pas, perdue dans la contemplation de l'aimé. Il venait bien tard, mais il était là, quand même...

Jean prit la tête fiévreuse entre ses mains dont les paumes bouchèrent les oreilles, et, dans le silence, sa pensée constructive commanda :

— « Je suis libre... Je suis libre... »

Elle répéta docilement :

— Je suis libre... Je suis libre...

L'homme était devant eux, ricanant. Jean lâcha la condamnée.

— C'est vous, la citoyenne Altour ? Allons, dépêchons !

Elle sursauta. Son regard se perdit, loin, comme si sa vision passait à travers la brute ; elle aspira avec force et dit :

— Je suis libre...

Puis elle s'affaissa, avec une grâce imprévue. Une stupeur figea tous ceux qui étaient là, en un tableau vivant commandé par un invisible artiste. Jean se pencha, mais il savait :

— Elle est morte. Crise cardiaque, constata-t-il brièvement.

Dans le silence, une femme s'exclama :

— Quelle chance elle a !

Et l'un des geôliers s'esclaffa :

— L'a eu la frousse, la belle dame !

— Enlevez-ça, commanda le chef.

Jean suivit des yeux le groupe sombre ; un pan de satin rose flottait comme un adieu :

— Elaine... C'est toi qui vas m'attendre... pas longtemps, j'espère. Ne crains rien. Je te remets aux mains de mes frères spirituels. Le Temple n'abandonne jamais personne.

A la porte, le groupe s'arrêtait. L'huissier

s'en dégagea ; réparant un oubli, il beugla un dernier nom :

— Jean Colin !

Un bondissement joyeux : le citoyen Colin courait à l'échafaud, bousculant ceux qui le retardaient. La miséricorde Divine le comblait : sa mort avait servi à réveiller une âme et l'Amour Infini lui permettait de la rejoindre, aussitôt, dans son Envol.

..

CONCLUSION

Au château de San-Léo, à Urbino, le 26 Août 1795, à trois heures du matin, Alexandre, Comte de Cagliostro, succombait à une crise cardiaque.

Un de ses contemporains écrivait, alors, ces lignes :

« Les uns disaient que c'était un Mage,
« les autres que c'était l'antéchrist, et ils disputaient entre eux. Lui, se moquait d'eux,
« disant : Qui je suis, je l'ignore, mais je
« sais ceci : que je guéris les malades, que
« j'éclaire ceux qui doutent, que je donne
« de l'argent aux malheureux. On a écrit sur
« moi beaucoup de sottises et de mensonges,
« car personne ne sait la vérité. Mais il faut
« que je meure, et alors ce que j'ai fait sera
« connu. »

.....

Sauvé de la destruction, le message brille encore de tous ses feux, car l'Esprit, Lumière Eternelle, Source de Vie, triomphe toujours des Ténèbres.

TABLE DES MATIERES

Préface	9
I. — Le premier pas	37
II. — Palerme	51
III. — Montsalvy	63
IV. — Le Temple	73
V. — Le feu du Ciel	83
VI. — La dernière chance	93
VII. — L'évasion	103
Conclusion	119

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
10 SEPTEMBRE 1960 SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
HABAUZIT A AUBENAS (ARDÈCHE)

Imprimé en France

D.L. 3^e trimestre 1960 — N° Edit. 704. — N° Imp. 525



Voici le premier récit détaillé d'une réminiscence précise et spontanée d'incarnation antérieure. Au bout de plusieurs années de travail spirituel, l'auteur est parvenue à une authentique reprise de conscience du passé.

Le voile de l'oubli, si cher à Bergson, a été volontairement déchiré. Aussi, ce n'est pas seulement un document pitto-

resque qui nous est offert, mais une claire explication de la *cause profonde* qui conduit l'*esprit* à poursuivre inlassablement sa tâche, d'existence en existence.

Cet autre qui fut moi a vécu sous la Révolution française à laquelle il participa de façon discrète mais efficace. Il nous apporte une lumière originale sur les ressorts secrets de cette période. La Révolution nous est révélée, ici, comme la conséquence de l'œuvre patiente poursuivie, dans le silence, par tous les héritiers des Templiers. Cagliostro nous est montré comme le véritable ambassadeur de cet esprit collectif qui avait reçu mission de réaliser l'unité spirituelle.

L'aspect historique de ce livre suffirait à lui conférer sa place dans toute bibliothèque, mais il convient de signaler encore l'enseignement métaphysique profond qui se dégage insensiblement de chaque page de ce récit. C'est le retour à la Foi par la voie du cœur, celle du véritable Amour.

Dans la même collection et sur le même sujet :

RICHARD LEFEBVRE

L'HYPNOSE ENTRE MES MAINS

5 nf

6 nf